JEHAN VALTER

LA PREMIÈRE

DE

LE ROI S'AMUSE

— 22 novembre 1832 —

AVEC UNE LETTRE AUTOGRAPHE
TROIS DESSINS DE VICTOR HUGO
ET DEUX PORTRAITS



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1882

LA PREMIÈRE

DE

LE ROI S'AMUSE

124 **VALTER (Jehan).** La première de: Le roi s'amuse, 22 novembre 1832. *P. Calmann-Lévy,* 1882. In-12 cart. demi-toile, n. rog., couv. cons., *fac-simile de trois dessins et d'une lettre et deux portraits de Victor Hugo.* 15,00

Il a été tiré de cet ouvrage :

99 exemplaires sur papier de Hollande,

5 exemplaires sur papier de Japon,

tous numérotés.

1852-82. — IMP. D. BARDIN ET Cie, A SAINT-GERMAIN.

JEHAN VALTER

LA PREMIÈRE

DE

LE ROI S'AMUSE

— 22 NOVEMBRE 1832 —

AVEC UNE LETTRE AUTOGRAPHE
TROIS DESSINS DE VICTOR HUGO
ET DEUX PORTRAITS





PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1882

le jeudi 7 7bre

Je pars, mon cher Taylor, après demain samedi à une heure après midi. Je reviendrai à Paris exprès pour la lecture, mais comme je serai obligé de retourner dîner à Bièvre à six heures et qu'il y a trois heures de chemin, il faudra absolument que la lecture soit finie à trois heures au plus tard et par conséquent qu'elle soit commencée au plus tard à dix heures et demie du matin. Je vous prie donc instamment de faire la convocation expresse pour dix heures. Il sera fâcheux, moi, de me lever à six heures du matin, c'est une dure extrémité, mais je m'y résigne.

Vous trouverez ci-contre une ébauche de la distribution. J'aurais bien besoin de vos bons conseils pour cela, vous seriez bien aimable de venir me voir un moment pour cela demain ou après demain matin avant midi. Vous savez combien est entière ma confiance en vous.

Mlle Mars acceptera-t-elle? voulez-vous que j'écrive? que me conseillez-vous j'attendrais Mlle Mars, Mlle Anaïs ou Mlle Brocard? Il faudrait bien vous parler aussi des messieurs que j'aime et que j'estime et à qui je ferai un beau rôle avant peu. Vous voyez que j'ai un million de choses à vous dire, tous compliments et amitiés. Victor

Il serait fort à souhaiter que M. Ciceri et le dessinateur des costumes fussent au théâtre lors de la lecture pour que je puisse leur parler.

François Ier — M. Bocage.
Triboulet — M. Ligier.
Blanche — Mlles [illegible] Anaïs
M. de St Vallier — M. Joanny
Saltabadil — M. Montrose ou Beauvallet
Maguelonne — Mlle Dupont.
Cl. Marot. — M. Samson
M. de Pienne — M. ~~Menjaud~~ Geffroy
M. de Pardaillan, (page) Mlle Menjaud.
M. de ~~St Vallier~~ Cossé — M. Duparay.
Mme de Cossé — madame Masson.
M. de Gordes — M. Marius.
M. de Pic — M. Bouchet
M. de la Tour Landry — M. Mirecour
MM. de Montchenu, de Brion et de Montmorency — M. ~~[illegible]~~ Regnier, M. Albert, M. Monlaur
Dame Bérarde — Mme Tousez.
une femme du peuple — Mlle Petit
un médecin — M. Dumilâtre

Victor Hugo

Le papier suffit-il? — Vous voyez que j'ai besoin de vos conseils pour ces rôles secondaires que vous pourrez d'ailleurs distribuer ... plus tard sans inconvénient.

A VICTOR HUGO

Permettez-moi, cher et illustre maître, de vous dédier ces quelques pages toutes pleines de vous. Si les luttes qu'elles évoquent sont un peu oubliées aujourd'hui, la gloire qu'elles racontent est éternelle comme votre nom.

JEHAN VALTER.



LA PREMIÈRE

DE

LE ROI S'AMUSE

I

L'ANNÉE 1832

Le bruit qui se fait en ce moment autour de la reprise du *Roi s'amuse* ramène tout naturellement l'intérêt sur la première et unique représentation du drame de Victor Hugo, qui ne fut qu'un long tumulte, et sur une époque vieille seulement de cinquante ans, mais si différente de la nôtre, qu'elle m'a paru curieuse à reconstituer, tant sous le rapport des événements ou des menus faits qui s'y ratta-

chent, qu'au point de vue de ce qu'était alors Paris : le Paris du règne de Louis-Philippe.

L'histoire du *Roi s'amuse* est, d'ailleurs, intimement liée à celle de cette époque qui fut témoin de la grande bataille des classiques et des romantiques. On ne saurait raconter l'une sans raconter l'autre.

Ceci posé, je commence :

Ce fut une année extraordinairement remplie que cette année 1832, qui vit tout à la fois la première et terrible invasion du choléra (invasion qui en six mois fit à Paris seulement 18,406 victimes, sur une population de 645,698 habitants); les journées insurrectionnelles des 5 et 6 juin, à l'occasion des obsèques du général Lamarque; l'arrestation à Nantes et l'emprisonnement de la duchesse de Berry; la mort à Vienne du jeune duc de Reichstadt; l'attentat du Pont-Royal sur le roi Louis-Philippe, au moment où il se rendait au Palais-Bourbon pour y faire l'ouverture des Chambres; la prise d'Anvers par l'armée française, sous les ordres du duc d'Orléans et du duc de Nemours; le mariage d'une des filles de Louis-Philippe avec le roi des Belges; la disparition de M. Kessner, caissier central du Trésor, laissant un déficit de quatre millions cinq cent mille francs; l'incendie de l'arsenal de Brest; l'inauguration du premier chemin de fer français entre Feurs et Saint-Gal-

mier ; les débats du procès intenté par les princes de Rohan à propos du testament du prince de Condé, instituant le duc d'Aumale son légataire universel; l'expédition contre le Portugal; l'occupation d'Ancône; la mort de Gœthe et de Walter Scott; le double suicide d'Escousse et de Lebras; la fermeture du temple des Saint-Simoniens; les débuts à l'Opéra de Mlle Falcon, dans le rôle d'Alice de *Robert le Diable,* et les débuts, aux Italiens, de Giuditta Grisi dans la *Straniera,* de Bellini; sans compter la modification par décret ministériel du lieu affecté aux exécutions capitales, transféré désormais de la place de Grève à l'extrémité du faubourg Saint-Jacques.

Ce décret s'appuyait entre autres sur ce considérant au moins bizarre que « la place de Grève ne peut plus servir de lieu d'exécution depuis que de généreux citoyens y ont si glorieusement versé leur sang pour la cause nationale... »

Dans l'ordre artistique et littéraire, le Théâtre-Français avait donné, le 9 février, la première représentation du *Louis XI,* de Casimir Delavigne; l'Opéra venait de jouer la *Sylphide*, ballet en deux actes, dansé par Mlle Taglioni ; le *Pré aux Clercs* allait faire sa première apparition à l'Opéra-Comique ; l'Odéon affichait *Jeanne Vaubernier*, drame en cinq actes en prose, de MM. de Rougemont, Lafitte et

Lagrange; *la Tour de Nesle* venait d'être représentée à la Porte-Saint-Martin; M. de Lamartine venait de partir sur le brick *l'Alceste*, frété par lui pour son grand voyage en Orient; un nouveau théâtre était né : le théâtre du Panthéon, installé dans l'ancienne église Saint-Benoît, démolie depuis lors, à l'exception, toutefois, du portail, qui a été transporté dans le jardin du Musée de Cluny. L'acteur de féerie William et la regrettée Mme Lambquin débutèrent à ce théâtre. L'Académie Française venait d'élire M. Jay en remplacement de l'abbé de Montesquiou, et M. Dupin aîné en remplacement de M. Cuvier. L'élection du premier, qui avait, il est vrai, pour concurrents MM. Thiers et de Salvandy, n'avait pas demandé moins de huit tours de scrutin. M. Paul Delaroche venait d'être nommé de l'Académie des beaux-arts, et M. Arthur Beugnot de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

C'était le beau temps du fameux improvisateur Eugène de Pradel, qui confectionnait en cinq minutes une tragédie en trois actes, et l'époque de la grande vogue du sirop pectoral de la Mecque, infaillible contre toutes les maladies de poitrine. Félix Pyat, tout jeune alors, mais déjà révolutionnaire — il n'avait pas trente-deux ans — débutait au théâtre par une comédie en trois actes, en collaboration avec M. Théo-

dose Burette, représentée pour la première fois à l'Odéon, le 1er mars, et ayant pour titre : *Une révolution d'autrefois*, comédie interdite, dès la seconde représentation, à cause des allusions politiques qu'elle renfermait.

Du reste, l'année 1832 ne fut pas heureuse pour l'Odéon, qui dut fermer ses portes peu de temps après cette représentation et qui ne les rouvrit que le 25 octobre suivant.

Peut-être même serait-il resté fermé plus longtemps encore sans l'adoption par le ministre d'une combinaison qui obligeait la troupe de la Comédie-Française et celle de l'Opéra-Comique à donner chacune deux représentations par semaine à l'Odéon, « se partageant loyalement, disait l'arrêté, les bons et les mauvais jours ».

Un fait assez curieux se rattache à cette combinaison.

Moins d'un mois après la réouverture de l'Odéon, le 12 novembre 1832, on donna, le même soir, à la Comédie-Française et à l'Odéon, la première représentation d'une comédie en trois actes, de MM. Lafitte et Desnoyers, intitulée : *Voltaire et Mme de Pompadour*. Jouée en premier au Théâtre Français, la pièce, qui s'était appelée d'abord : *Le cardinal Voltaire*, y réussit complètement et les noms des auteurs furent proclamés au milieu des applaudissements.

Forts de ce succès, les interprètes se hâtent de monter en fiacre, aussitôt le rideau baissé sur le dernier acte, et se font conduire à l'Odéon où ils jouent une seconde fois la pièce nouvelle, mais avec un résultat tout différent. *Voltaire et Mme de Pompadour* fut sifflé.

Dans l'ordre politique, après plusieurs remaniements nécessités par de nouvelles élections et par l'état d'agitation de certains départements, voici quelle était, au moment de la réouverture des Chambres, le 19 novembre, la composition du ministère :

Le duc de Broglie était ministre des affaires étrangères; le maréchal Soult, ministre de la guerre; M. Thiers avait le portefeuille de l'intérieur; M. Humann, celui des finances; M. Guizot, celui de l'instruction publique; M. Barthe était garde des sceaux, ministre de la justice, et le comte d'Argout, ministre des travaux publics.

Deux jours plus tard, la Chambre des députés appelait M. Dupin aîné au fauteuil de la présidence, et l'affiche de la Comédie-Française annonçait pour le lendemain la première représentation de :

Le Roi s'amuse.

II

LE PARIS D'ALORS

Si quelque Parisien, mort en 1832, revenait au monde aujourd'hui, il lui serait assez difficile de se reconnaître au milieu des nombreuses transformations qu'a subies la capitale. Le Paris auquel il était habitué, le Paris qu'il aimait avec ses vieilles rues, ses vieilles maisons, ses vieux souvenirs, a disparu ou à peu près, pour faire place à un Paris absolument nouveau, plein de boulevards et d'avenues, de squares et de jardins.

Qui se rappelle aujourd'hui le vieux Paris de nos pères?

La place du Carrousel, que le Louvre, inachevé, faisait irrégulière et au milieu de laquelle se dressait isolé le fameux hôtel de Nantes d'où partaient tous

les omnibus à destination des environs de Paris, offrait, du côté opposé aux Tuileries, un étrange assemblage de baraques en planches occupées par des marchands d'oiseaux, des marchands de ferraille et des bouquinistes, dont les étalages se prolongeaient d'un côté jusqu'à la porte d'entrée du Musée, de l'autre jusqu'à la rue du Coq, aujourd'hui rue Marengo. Sous le guichet du quai se tenaient les marchandes de gâteaux de Nanterre, dits gâteaux à la poussière, qui émigrèrent ensuite pour venir s'installer devant la grille du jardin des Tuileries, sur la place de la Concorde.

La façade de l'Institut était accaparée par des marchands d'estampes où l'on trouvait des chefs-d'œuvre pour quinze sous. Bien des amateurs ont commencé là des collections qui valent très cher aujourd'hui. Les Champs-Élysées finissaient au rond-point comme promenade élégante. La seconde partie de l'avenue n'était guère qu'une suite de terrains vagues, coupés par intervalles de cafés en plein air, et terminés par des talus où poussait l'herbe. Ces talus cessaient au mur de l'ancien octroi et recommençaient ensuite. A partir de l'Arc de triomphe de l'Étoile encore inachevé, on pouvait se croire à la campagne.

La Cité n'était qu'un dédale de petites rues étroites et tortueuses enserrant à la fois Notre-Dame et

le Palais de Justice. On enfonçait jusqu'aux genoux dans la terre glaise, là où s'élèvent aujourd'hui la gare du Nord et l'hôpital de Lariboisière. La place de la Bastille n'avait pas encore sa colonne commémorative des journées de Juillet, mais elle possédait un énorme éléphant en plâtre qu'a immortalisé un chapitre des *Misérables*. De larges fossés plantés de fleurs et d'arbustes s'ouvraient aux quatre angles de la place de la Concorde. On attendait l'arrivée de l'obélisque de Louqsor acheté par le baron Taylor au gouvernement égyptien.

Le boulevard du Temple, aujourd'hui désert et silencieux une fois la nuit venue, était, du matin au soir et du soir au matin, un des points les plus animés de Paris. Dans le jour, c'était le rendez-vous des saltimbanques, des musiciens et des chanteurs en plein vent. On faisait cercle autour de « l'homme à la vessie », une des célébrités du temps. Les bonnes et les enfants s'arrêtaient des heures entières pour écouter le boniment de Mac-Moc. Le soir, dix théâtres appelaient la foule, qui avait à choisir entre la Gaîté, le Cirque-Olympique, les Folies-Dramatiques, les Délassements comiques, le Petit Lazari, les Funambules. On pleurait ici, on riait là, on s'amusait partout. La fermeture des théâtres diminuait bien un peu cette animation, mais elle ne cessait pas complètement. Elle se réfugiait au café

du Cirque, rendez-vous des comédiens, des auteurs et des noctambules de toutes professions.

Les malles-postes et les diligences n'avaient pas encore été remplacées par les chemins de fer. Tous les soirs à sept heures, les premières partaient au grand trot de l'hôtel de la rue Jean-Jacques Rousseau, et les secondes quittaient la cour des Messageries royales, rue Montmartre. C'était un spectacle gratuit pour les badauds qui allaient voir partir les cent cinquante ou deux cents personnes qui représentaient alors pour Paris le maximum quotidien des voyageurs.

Les restaurants à la mode étaient dans les genres les plus divers : les Frères Provenceaux, Véry, Véfour, le Cadran-Bleu, le Rocher de Cancale, les Vendanges de Bourgogne, le Veau qui tette, Passoir. La jeunesse élégante déjeunait au café de Paris, boulevard des Italiens, ou au café de Foy, au Palais-Royal. Les étudiants avaient le café Procope et le café Manoury, les joueurs d'échecs se réunissaient, comme aujourd'hui, au café de la Régence. Les flâneurs affluaient au café de la Rotonde et au café des Mille Colonnes. Les bourgeois du Marais (dont Victor Hugo a fixé le type dans M. Gillenormand), fréquentaient le café Turc. Les petits boutiquiers allaient en famille le soir au café des Aveugles.

Le théâtre de l'Opéra était rue Lepelletier, le théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. Le Châtelet, la Renaissance, le théâtre des Nations étaient à naître. Quant à la Comédie-Française, elle différait sensiblement de ce qu'elle est aujourd'hui.

III

LA COMÉDIE-FRANÇAISE

La salle du Théâtre-Français n'était pas alors disposée comme elle l'est actuellement. D'abord, elle était plus haute d'un étage — l'ancien plafond existe même encore au-dessus du plafond actuel. — Cet étage supérieur était occupé par de petites loges prises à moitié dans le commencement de la voussure de la salle et qu'on appelait vulgairement des « bonnets d'évêques ». On y était assez mal, il y faisait horriblement chaud et on n'y voyait presque rien.

Malgré l'incommodité de ces loges, on se les arrachait les soirs de grande première, témoin la lettre suivante, reçue par Victor Hugo quelques jours avant la représentation d'*Hernani*:

L'univers s'adresse à moi pour avoir des loges et des

stalles; je ne vous parle que des demandes que me font les *sommités intellectuelles*, comme dirait le *Globe*. Mme Récamier me demande *si, par mon entremise*, etc., etc. Voyez ce que vous pouvez faire. Vous savez qu'elle a une certaine influence dans un certain monde. J'ai dit qu'il était impossible d'avoir une loge. Alors elle m'a demandé s'il était possible d'avoir *deux bonnets d'évêque*. Où la vertu va-t-elle se nicher?

Tout à vous,

MÉRIMÉE.

L'Odéon est, je crois, le seul théâtre où les « bonnets d'évêques » existent encore.

De plus, en dehors des loges de la salle, il y avait sur la scène deux autres rangs de loges réservées aux auteurs et au directeur.

Le public pénétrait dans le théâtre par deux entrées donnant rue de Richelieu. Pour la première, affectée aux premières places, on faisait queue sous la colonnade extérieure du Palais-Royal faisant retour du côté de la rue Montpensier; pour la seconde, affectée aux places inférieures, on faisait queue dans la longue galerie obscure — aujourd'hui démolie — qui commençait à côté du café du Théâtre pour finir sous la colonnade intérieure du Palais, dans la galerie de Chartres.

L'entrée des artistes était à l'extrémité de cette galerie, du côté gauche; de l'autre côté se trouvait

le magasin de fleurs de Mme Prévost qui est encore aujourd'hui au même endroit.

Quelques mois auparavant, le théâtre avait été complètement restauré sous les ordres et d'après les plans de M. Fontaine, architecte du roi, âgé de soixante et onze ans. On avait démoli les anciennes et massives séparations des loges pour les remplacer par des séparations plus légères et plus élégantes. On avait également remplacé l'ancien éclairage par un lustre éclairé au gaz. Le premier essai de ce lustre avait même servi de prétexte à Mlle Mars pour refuser de jouer la *Christine* d'Alexandre Dumas. La grande, mais capricieuse comédienne avait prétendu que le nouvel éclairage écrasait ses toilettes.

Au point de vue de l'administration intérieure, une révolution venait aussi de s'accomplir dans la maison de Molière. Après plusieurs années d'exploitation malheureuse, le conseil d'administration avait abdiqué, et le théâtre venait de nommer son premier directeur.

Ce directeur était M. Jouslin de Lasalle, exerçant déjà les fonctions de régisseur à la Comédie-Française et autrefois directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin.

J'ajoute que pour aider le théâtre à se relever, le gouvernement avait porté sa subvention à deux cent mille francs, lui accordant, en outre, une somme de

quatre-vingt mille francs pour faire face aux réparations et embellissements dont je parlais tout à l'heure.

Voici quel était à cette époque le prix des places à la Comédie-Française :

Loges de galerie, du rez-de-chaussée, balcon, loges de premières de côté, avant-scènes de premières	6	»
Orchestre	5	»
Premières de côté et premières galeries	4	50
Deuxièmes loges	3	50
Galerie des deuxièmes	3	»
Troisièmes loges	2	50
Parterre	2	»
Troisième galerie	1	50
Amphithéâtre	1	»

En comparant ces prix aux prix actuels, on voit qu'en somme ils n'ont que fort peu varié. La Comédie-Française est, de tous les théâtres de Paris, celui qui a le moins augmenté le prix de ses places depuis cinquante ans.

Dans les chiffres ci-dessus n'est pas compris le droit des pauvres que chaque spectateur payait alors à part, à un bureau spécial, et sur le vu de son billet. Le public avait donc l'ennui de payer en deux fois le prix total de sa place. Pour lui éviter cette

tracasserie, la Comédie-Française demanda et obtint l'autorisation d'ajouter elle-même cet impôt au prix de chaque billet, ce qu'elle fit dès l'année suivante, en portant les places de six francs à six francs soixante centimes, celles de deux francs à deux francs vingt, et ainsi de suite.

Le spectacle du jour était, comme aujourd'hui, annoncé par des affiches apposées extérieurement sur les murs du théâtre et sur différents points de la capitale.

Les quatre théâtres royaux : l'Opéra, la Comédie-Française, l'Odéon et l'Opéra-Comique avaient une affiche de même grandeur, plus large que haute, imprimée sur papier brun-jaune par Vinchon fils et successeur de Mme veuve Ballard.

Le personnel de la Comédie-Française était ainsi composé :

COMMISSAIRE ROYAL.

M. le baron Taylor, 46, rue de Bondy.

DIRECTEUR.

M. Jouslin de Lasalle, au théâtre.

SOCIÉTAIRES.

MM. Monrose, 10, rue des Pyramides.
Desmousseaux, 44, rue Basse-du-Rempart.

Granville, 241, place du Palais-Royal.
Menjaud, — —
Saint-Aulaire, 30, rue Saint-Thomas-du-Louvre.
Samson, 8, rue de Chartres.
David, 7, rue du Dauphin.
Perrier, 3, rue du Doyenné.
Joanny, 1, rue du Jardinet.
Ligier, 2, rue de Choiseul.
Armand Dailly, 2, rue d'Enfer.
Beauvallet, 18, rue du Sentier.
Guiaud, 18, rue de la Monnaie.

Mmes Dupuis, 15, rue de Richelieu.
Dupont, 1, rue Monsigny.
Tousez, 1, rue du Hasard.
Paradol, 20, rue de Montaigne.
Mante, 15, rue Lévêque.
Desmousseaux, 44, rue Basse-du-Rempart.
Menjaud, 241, place du Palais-Royal.
Brocard, 1, rue du Hasard.
Hervey, 243, place du Palais-Royal.
Valmonzey, 4, rue Chabanais.
Anaïs, 13, rue des Beaux-Arts.

PENSIONNAIRES.

MM. Firmin, sociétaire (rentré).
Faure, 33, rue de Chaillot.
Dumilâtre, 196, rue Saint-Honoré.
Bouchet, 71, rue de Lille.
Geffroy, 33, place du Caire.

Mirecour, 226, rue Saint-Martin.
Marius, 36, rue d'Argenteuil.
Colson, 6, rue Bailleul.
Albert, 12, rue Favart.
Regnier, 1, rue du Hasard.
Duparai, 9, rue des Bourdonnais.
Charles Mangin, 297, rue Saint-Honoré.
Monlaur, 4, rue Culture-Sainte-Catherine.
Arsène, 6, rue Rameau.
Mathien, 1, rue Traversière-Saint-Honoré.
Cossard.

Mmes Mars (rentrée), 34 *ter*, rue Saint-Lazare.
Thénard, 15, faubourg Montmartre.
Eulalie Dupuis, 10, rue de Richelieu.
Petit, 10, rue de Louvois.
Moralès, boulevard Montmartre.
Thierret, 22, rue Neuve-Saint-Augustin.
Noblet, 48, rue Laffite.

ORCHESTRE.

M. Barbereau (chef), 16 musiciens.

COMITE.

MM. Monrose, Desmousseaux, Menjaud, Samson, Perrier, Ligier, Mlle Dupuis.

SECRÉTAIRE DU COMITÉ.

M. Leroux.

SECRÉTAIRE DE L'ADMINISTRATION.

M. Masson.

SECRÉTAIRES-SOUFFLEURS.

MM. Garnier, Hamell.

INSPECTEUR DE LA SALLE.

M. Laurent.

CAISSIER.

M. Vedel.

MACHINISTE.

M. Dupont.

LOCATION DES LOGES.

Mme Laurent.

Cette liste, que je copie textuellement dans l'*Almanach des spectacles,* de Barba (édition de 1832), mentionne, en outre, parmi les artistes pensionnaires, le nom de Mme Dorval, engagée à la Comédie-Française à partir du mois de février de l'année suivante.

L'envahissement graduel du Théâtre-Français par les auteurs romantiques irritait fort, à cette époque, la majorité des comédiens. Une sourde conspiration régnait parmi les sociétaires qui, poussés par Monrose et par Samson, reprochaient vio-

lemment, chaque lundi, au baron Taylor, à la séance du comité, de conduire le théâtre à sa perte.

Dans ces conditions, on comprend que le Comité suscita toutes les entraves possibles à la mise à l'étude et à la représentation du nouveau drame de Victor Hugo.

On verra, d'ailleurs, dans le chapitre relatif à « la mise en scène », avec quelle économie fut montée la pièce.

IV

VICTOR HUGO

Victor Hugo allait avoir trente et un ans. L'auteur des *Odes et Ballades*, de *Notre-Dame de Paris*, de *Cromwell*, d'*Hernani*, de *Marion Delorme* était déjà un grand nom littéraire. S'il comptait de nombreux ennemis dans le camp des vieux académiciens et des vieux classiques, il avait pour lui, en revanche, toute la jeunesse.

Le poète venait de quitter son ancienne habitation de la rue Jean-Goujon, aux Champs-Élysées, pour venir s'installer au centre même de Paris, dans la maison portant le n° 6 de la place Royale. C'est dans ce vieil hôtel Louis XIII, silencieux et solennel, où il demeura jusqu'en 1848, que l'a connu

toute la génération littéraire du règne de Louis-Philippe.

« On entrait chez Victor Hugo, raconte un de ses biographes, par une immense antichambre donnant sur la place Royale. Cette antichambre conduisait à une salle à manger tendue de tapisseries de haute lice et pleine de bahuts antiques. Le poêle se trouvait dissimulé derrière une splendide panoplie, dont vingt siècles semblaient avoir été tributaires. La flèche du soldat franc, la framée du Germain s'y croisaient avec le glaive des légions romaines; le yatagan de l'Arabe y fraternisait avec nos vieilles arquebuses, nos mousquets à mèche et la hache d'armes du chevalier. De cette pièce on passait dans le grand salon tendu de rouge, avec une merveilleuse tapisserie dont le sujet avait été tiré du roman de la *Rose*. En face, s'élevait une large estrade sur laquelle était un divan recouvert d'une espèce de dais. Au fond se déployait un étendard rouge brodé d'or, pris en 1830 à la Casbah d'Alger. Victor Hugo est le premier qui nous ait rendu le goût des beaux ameublements historiques.

« Ce salon de la place Royale avait un caractère grandiose, qui faisait prendre en pitié les étroites cellules où l'avare maçonnerie parisienne nous claquemure. Deux grands portraits en pied, représen-

tant l'un Mme Hugo, l'autre son mari, avaient été suspendus là par Louis Boulanger, peintre de la famille et ami de la maison. Le talent de l'artiste leur donnait une expression si naturelle et si vivante, qu'ils semblaient prêts à descendre de leur cadre gothique pour vous saluer et vous faire accueil. Au bout d'un long corridor, comme il y en avait jadis dans les cloîtres, on arrivait à la chambre à coucher, puis au cabinet de travail, admirable muséum, que la fantaisie du poète avait peuplé d'objets d'art de toute sorte. Le jour y entrait par une fenêtre en ogive garnie de vitraux peints, ce qui jetait une lumière fantastique sur les fauteuils de chêne sculpté, les tentures à haut ramage, les laques, les grès, les statuettes et les vieux Sèvres. »

Victor Hugo était venu habiter là au commencement d'octobre, à son retour de la campagne. Il avait passé le mois de septembre tout entier aux Roches, chez les Bertin.

L'histoire de la réception du *Roi s'amuse* à la Comédie-Française a déjà été racontée. C'est le baron Taylor qui vint un jour trouver l'auteur pour lui demander son drame. Victor Hugo le lui donna, et les pourparlers pour la distribution des rôles commencèrent immédiatement.

On était alors à la fin du mois d'août. Le 7 sep-

tembre suivant, Victor Hugo écrit au baron Taylor une lettre de trois pages, dans laquelle il lui annonce son prochain départ pour la campagne. Il lui indique en même temps la distribution qu'il désire et lui demande de venir en causer le lendemain.

Cette lettre, vendue après la mort du baron Taylor, avec d'autres autographes, a été achetée par Mlle Bartet, de la Comédie-Française, qui en est aujourd'hui propriétaire et qui a bien voulu me la confier pour en prendre copie.

La voici (une reproduction autographiée de cette lettre figure en tête du volume) :

Ce jeudi 7 septembre.

Je pars, mon cher Taylor, après demain samedi, à une heure après midi ; je reviendrai à Paris, exprès pour la lecture ; mais comme je serai obligé de retourner dîner à Bièvre à six heures, et qu'il y a trois heures de chemin, il faudra absolument que la lecture soit finie *à trois heures au plus tard*, et par conséquent qu'elle ait commencé au plus tard *à dix heures et demie du matin.*

Je vous serai donc reconnaissant de faire la convocation ce jour-là pour dix heures. Je serai forcé, moi, de me lever à six heures du matin ; c'est une dure extrémité, mais je m'y résigne. Vous trouverez ci-contre une ébauche de la distribution. J'aurais bien besoin de vos bons conseils pour cela, et vous seriez bien aimable de venir me voir un moment pour cet objet demain ou

après demain matin avant midi. Vous savez combien est entière ma confiance en vous.

Mlle Mars accepte-t-elle? Monrose désire-t-il? Qui me conseillez-vous à défaut de Mlle Mars, Mlle Anaïs ou Mlle Brocard? Je voudrais bien vous parler aussi de Desmousseaux, que j'aime, que j'estime, et à qui je ferai un beau rôle avant peu. Vous voyez que j'ai un million de choses à vous dire, sans compter les amitiés,

VICTOR.

Il serait fort à souhaiter que M. Cicéri et le dessinateur des costumes fussent au théâtre le jour de la lecture pour que je puisse leur parler.

François Ier	MM. Bocage.
Triboulet	Ligier.
Blanche	Mlles Mars ou Anaïs.
M. de Saint-Vallier	MM. Joanny.
Saltabadil	Monrose ou Beauvalet.
Maguelonne	Mlle Dupont.
Clément Marot	MM. Samson.
M. de Pienne	Geffroy.
M. de Pardaillan (page)	Mmes Menjaud.
M. de Cossé	Masson.
M. de Gordes	MM. Marius.
M. de Vic	Bouchet.
M. de Latour-Landry	Mirecour.
MM. de Monchenu, de Brion et de Montmorency	Regnier. Albert. Monlaur.

Dame Bérarde	Mme Tousez.
Une femme du peuple	Mlle Petit.
Un médecin	M. Dumilâtre.

Victor Hugo.

Ce papier suffit-il? Vous voyez que j'ai besoin de vos conseils pour des rôles secondaires, qu'on peut d'ailleurs distribuer un peu plus tard sans inconvénient.

On verra par la distribution ci-dessous, qui est celle de la représentation, les changements apportés à la distribution demandée par Victor Hugo :

François Ier	MM. Perrier.
Triboulet	Ligier.
M. de Saint-Vallier	Joanny.
Saltabadil	Beauvallet.
Clément Marot.	Samson.
M. de Pienne	Geffroy.
M. de Gordes	Marius.
M. de Brion	Albert.
M. de Montchenu	Monlaur.
M. de Montmorency	Arsène.
M. de Cossé	Duparai.
M. de Latour-Landry	Bouchet.
M. de Vic	Mirecour.
Un gentilhomme de la reine	Régnier.
Un valet du roi	Faure.
Un médecin	Dumilâtre.

Blanche	Mmes Anaïs.
Maguelonne	Dupont.
Mme de Cossé	Moralès.
Dame Bérarde	Tousez.
M. de Pardaillan	Eulalie Dupuis.
Une femme du peuple.	Martin.

Dès le milieu de septembre, les répétitions commencèrent. Très irrégulières pendant l'absence du poète, elles reprirent activement dès sa rentrée à Paris, et, le 15 novembre, la pièce était prête à passer.

A ce moment, un incident se produisit qui faillit empêcher la représentation. Les théâtres ressortissaient alors du ministère des travaux publics, et la censure venait d'être abolie. Le ministre, M. d'Argout, fit demander à l'auteur communication de son manuscrit, Victor Hugo refusa. Le ministre le pria alors de venir causer de la pièce avec lui. Victor Hugo se rendit au ministère.

L'entretien roula uniquement sur le personnage de François Ier. Le bruit public prétendait que le rôle était rempli d'allusions contre le roi Louis-Philippe. Ce bruit était arrivé aux oreilles du ministre et l'inquiétait. Victor Hugo répondit qu'il n'avait pas l'habitude de procéder par allusions et qu'en peignant François Ier, c'est François Ier seul qu'il avait voulu peindre.

Sur cette déclaration, M. d'Argout se rassura et l'auteur sortit du ministère emportant, avec l'autorisation de jouer la pièce, les meilleurs souhaits du ministre.

V

LE MANUSCRIT DE VICTOR HUGO

M. Émile Perrin, administrateur de la Comédie-Française, a entre les mains deux manuscrits du *Roi s'amuse :* le manuscrit original de Victor Hugo et le manuscrit du théâtre qui a servi pour la copie des rôles. Ces deux manuscrits étaient depuis cinquante ans dans les cartons de Victor Hugo. Ils en sont sortis à l'occasion de la reprise actuelle, et c'est M. Paul Meurice qui les a apportés à M. Perrin, la veille du jour où la pièce est entrée en répétition.

Comme tous les manuscrits de Victor Hugo, le manuscrit du *Roi s'amuse* reviendra à la Bibliothèque nationale après la mort du poète.

C'est un volume, format grand in-8° carré, de cent trente-huit pages, écrit, au recto et au verso,

d'une petite écriture fine et serrée. Chaque page est coupée à moitié de sa largeur par une marge réservée spécialement aux annotations et aux corrections. Le volume est relié et recouvert, en outre, d'une enveloppe de parchemin sur le plat de laquelle se détachent en caractères rouges, encadrés de noir, ces trois mots :

LE ROI
S'AMUSE

Sur la première page du manuscrit tout entier de la main de Victor Hugo, on lit d'abord ces deux lignes :

Commencé le 3 juin 1832.
Fini le 23 juin 1832.

suivies de la mention suivante :

La dernière scène du 1er acte (Saint-Vallier), a été faite au milieu de la fusillade de l'émeute des 5 et 6 juin.

Avec la seconde page commence la fameuse préface qui figure dans toutes les éditions des œuvres de Victor Hugo. Cette préface, écrite après l'inter-

diction du drame, remplit trente et une pages, écrites également à moitié de la largeur. On voit qu'elle a été faite d'inspiration, car les ratures y sont rares et il n'y a que très peu de rectifications dans les marges.

Au bas de la trente et unième page, l'auteur a daté :

28 novembre 1832.

Et en tête de la trente-deuxième, il a écrit cette recommandation :

Il faudrait m'envoyer l'épreuve de cette préface, celle du livre et de la couverture.

Jeudi soir. V. H.

Cette note indique que c'est sur ce manuscrit que la brochure a été composée. Les compositeurs ont d'ailleurs mis leur nom au bas de toutes les pages.

Les cinq actes du drame tiennent le restant du volume. En tête de chaque acte, Victor Hugo a écrit le jour où il l'a commencé et à la fin le jour où il l'a fini.

Les vers sont additionnés au bas de chaque page et le total en est résumé à la fin de l'acte.

C'est ainsi que pour l'acte premier on lit :

3 juin 1832 }
5 juin 1832 } 354 vers.

Cet acte a donc été écrit en trois jours. La magnifique apostrophe de Saint-Vallier est venue d'un jet.

Quelques vers seulement sont raturés et reportés en marge.

Entre le premier et le second acte, Victor Hugo se donne vingt-quatre heures de repos. L'acte deuxième porte en effet cette mention :

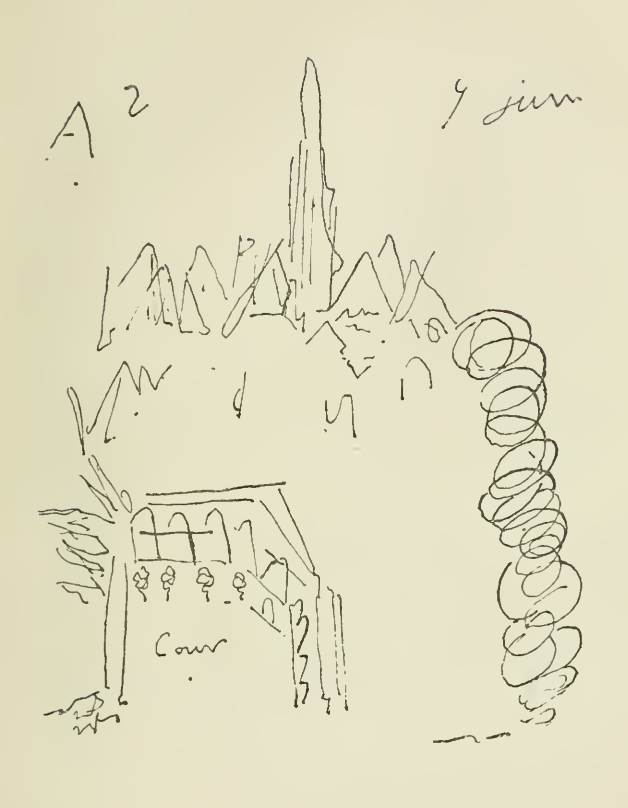
7 juin }
10 juin } 426 vers.

Une feuille intercalée dans le manuscrit et contenant la scène de Triboulet avec Saltabadil, et le monologue de Triboulet qui vient ensuite, laisse voir que ces deux scènes ont été ajoutées après coup, par l'auteur. Dans l'origine, l'acte commençait d'emblée par l'entrée de Triboulet chez sa fille. La scène troisième de la brochure était alors la scène première.

En marge de la première page de ce deuxième acte, Victor Hugo a dessiné un petit croquis du décor indiquant sommairement, à gauche, la maison habitée par dame Bérarde et Blanche, à droite, le mur et les jardins de l'hôtel de Cossé; dans le fond, Paris et le clocher de Saint-Séverin. (*Voir le croquis ci-contre.*)

D'après les annotations de l'acte troisième, on voit que l'auteur est resté quatre jours sans retravailler au *Roi s'amuse*. Cet acte porte les dates suivantes :

15 juin }
17 juin } 352 vers.


A 2
4 juin
Cour

Les deux derniers actes sont de beaucoup les plus courts. Ils ont été écrits sans interruption.

Dans l'angle gauche de la première page du quatrième acte, se trouve un second croquis de Victor Hugo représentant le décor. (*V. le croquis ci-contre.*)

La maison de Saltabadil est dessinée à droite au premier plan. De petits carrés indiquent à l'intérieur la place de la table et de deux escabeaux; de petits traits désignent l'emplacement des portes. Une ligne double qu'on voit dans le fond derrière la maison et qui redescend à gauche pour se perdre dans la coulisse, simule le cours de la Seine et le parapet du fleuve. La cloche du bac se dresse sur le parapet.

Les indications du commencement et de la fin de l'acte sont :

18 juin }
21 juin } 272 vers.

Quant à la désignation écrite du décor, elle fixe définitivement un point qui était resté obscur jusqu'ici. Les deux premières lignes disent en effet, que le théâtre représente :

La grève déserte voisine de la Tournelle (porte de Paris).

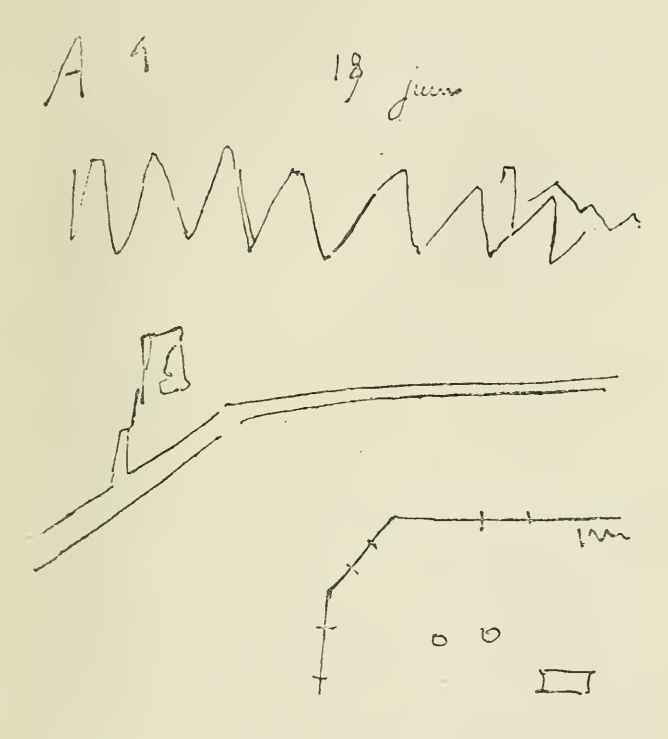
Et la dernière ligne ajoute à cette indication :

Au fond, au delà de la rivière, le vieux Paris.

C'est donc bien à Paris que l'auteur a voulu tout d'abord que se passât l'action du quatrième et du cinquième acte, et c'est dans un décor représentant le Paris de François Ier, vu du quai de la Tournelle, que se sont joués ces deux actes, le soir de la première et unique représentation du *Roi s'amuse*, le 22 novembre 1832.

Il est vrai que toutes les éditions du drame de Victor Hugo publiées depuis contiennent une désignation absolument différente. Le manuscrit de l'auteur et la première édition du *Roi s'amuse*, parue chez Eugène Renduel, le lundi 3 décembre 1832 (édition introuvable aujourd'hui) sont seuls à installer à Paris la masure de Saltabadil.

L'explication de cette contradiction est des plus simples. Pour se défendre d'avoir voulu mettre en scène un mauvais lieu, et pour répondre au reproche d'immoralité que lui faisaient les journaux, reproche qui avait, en grande partie, motivé l'interdiction de la pièce, l'auteur, sur le conseil de ses amis, imagina après la première représentation de transporter son décor au Pecq. La vue de Paris devint une vue de Saint-Germain, et la maison suspecte se transforma en coupe-gorge. Cette concession ne servit à rien d'ailleurs, et l'interdiction prononcée fut maintenue.



A 4
18 juin
1m

L'acte cinquième et dernier porte comme mention :

22 juin }
23 juin } 228 vers.

C'est, on le sait, dans la troisième scène de cet acte que Triboulet s'écrie, au moment où il se dispose à jeter à la Seine le sac qu'il croit contenir le corps de François I[er] :

Va voir au fond du fleuve, où tes jours sont finis,
Si quelque courant d'eau *remonte* à Saint-Denis!

Ce dernier vers parfaitement exact, si l'on s'en tient aux éditions actuelles du drame qui placent la maison de Saltabadil au Pecq, d'où il faut effectivement remonter la Seine pour aller à Saint-Denis, renferme, au contraire, une erreur si l'action se passe à Paris, d'où la Seine descend vers Saint-Denis. Le manuscrit original de Victor Hugo donne le vers tel que je viens de l'indiquer, mais il est plus que probable qu'un changement a dû avoir lieu à la représentation. Toutefois ce changement n'est mentionné nulle part.

Au dos de la dernière page du cinquième acte

qui se termine conformément à la brochure, par cette exclamation de Triboulet :

J'ai tué mon enfant! j'ai tué mon enfant !

On trouve encore huit vers barrés en croix par Victor Hugo lui-même, comme faisant longueur. Ces huit vers consacrés à l'arrestation de Triboulet figurent, du reste, en notes, dans l'édition définitive des œuvres de l'auteur.

En additionnant ensemble le nombre de vers de chaque acte et le temps que le poète a mis à écrire son drame, on trouve que *le Roi s'amuse* se compose de seize cent trente-deux vers, et que les cinq actes ont été faits en seize jours.

Le manuscrit du *Roi s'amuse* se termine par un dessin à la plume de Victor Hugo (*Voir ci-contre.*), représentant un bouffon assis par terre, les jambes croisées, avec cette légende au-dessous :

LE DERNIER BOUFFON

SONGEANT

AU DERNIER ROI

Quant au manuscrit du théâtre sur lequel j'aurai à revenir tout à l'heure, Victor Hugo l'emporta



LE DERNIER BOUFFON
SONGEANT
AU DERNIER ROI

3.

sous son bras, le soir de la première représentation, pour y modifier, sur les instances de M. Jouslin de Lasalle, les passages qui avaient soulevé le plus de murmures.

VI

LA MISE EN SCÈNE

La direction de la Comédie-Française ne fit pas précisément des folies pour monter *le Roi s'amuse.* Bien qu'elle eût alors à sa disposition comme décorateurs Cicéri et ses deux meilleurs élèves : Sechan et Diéterle; bien qu'elle fût au mieux avec les dessinateurs ordinaires de Victor Hugo, les peintres Giraud, Boulanger et Deveria, on ne s'adressa guère aux uns et aux autres. On alla chercher, dans la réserve des magasins, de vieux décors et de vieux costumes qu'on remit à neuf tant bien que mal et qu'on servit tranquillement au public.

Pour représenter les « salles magnifiques » du Louvre où se passe la fête de nuit du premier acte, on groupa dans un seul décor des fragments de la

chambre gothique de l'*Otello* d'Alfred de Vigny, joué deux ans auparavant, des fragments de l'*Henri III* d'Alexandre Dumas et des fragments du *Charles IX*, de Joseph Chénier.

Un drame joué l'année précédente, *Dominique le Possédé*, de MM. d'Epagny et Dupin, fournit les principaux éléments du décor du deuxième acte.

L'*Otello* d'Alfred de Vigny fut une seconde fois mis à contribution pour le décor du troisième, et la chambre de Desdemona devint l'antichambre du roi au Louvre.

Pour les quatrième et cinquième actes, on prit une place publique quelconque du répertoire ; on planta à droite une maison tombant en ruines, à gauche un châssis bas formant parapet ; Cicéri brossa à la hâte sur une toile de fond quelques tours, quelques dômes, quelques clochers, et le tout fut censé représenter une berge déserte avec le vieux Paris dans le lointain.

La réparation et la mise au point de ces quatre décors ne coûtèrent pas plus de quatre mille deux cents francs au théâtre.

Quant aux costumes taillés également pour la plupart dans les défroques des seigneurs de *Henri III*, de *Charles IX*, d'*Otello*, de *Louis XI* et même d'*Hernani*, voici exactement leur prix

de revient copié sur les registres de la Comédie-Française :

François Ier (costume du 1er acte)....	526 50
— (costume du 2e acte)....	92 50
— (costume du 3e acte)....	216 »
Saint-Vallier..........................	98 »
Saltabadil..........................	119 80
Clément Marot..........................	136 »
De Cossé..........................	164 »
Six seigneurs artistes, à 222 fr. pièce..	1.336 50
Un page..........................	117 15
4 hommes du peuple..........................	31 70
Dame Bérarde..........................	117 50
Soit un total de...........	2.955 65

Les costumes de la figuration paraissent ne rien avoir coûté du tout. Ils ont été pris tout entiers dans les magasins et ne sont mentionnés que pour mémoire au bas de la liste.

7 Seigneurs (*Hernani*) 3 Valets (*Hernani*) 5 Gardes 4 Dames de la cour	Pour les trois premiers actes.
3 Artistes accessoires 4 Hommes du peuple 2 Femmes du peuple	Pour le 5e acte.

Une note écrite en marge indique qu'au premier acte il y avait trente-six personnages en scène.

Deux costumes, celui de Blanche et celui de Triboulet, ne sont pas compris dans cette nomenclature, et on ne trouve, même plus tard, aucune trace de leur payement par la Comédie-Française, d'où il est permis de supposer que Mlle Anaïs et M. Ligier les fournirent eux-mémes.

L'ensemble des dépenses faites par le théâtre, comme décors et comme costumes, pour monter *le Roi s'amuse,* semble donc ne pas avoir atteint sept mille deux cents francs.

Les avis sont partagés sur le costume exact que portait Triboulet. Les souvenirs des rares survivants de la soirée du 22 novembre 1832 ne sont pas d'accord avec le dessin de Tony Johannot, fait au lendemain de la première représentation et publié en tête de la première édition du drame et ce dessin est lui-même en contradiction avec les notes conservées dans les archives de la Comédie-Française.

L'annonce-prospectus de la première édition du drame de Victor Hugo, dit textuellement ceci :

Le Roi s'amuse, drame. — Paris, Eugène Renduel, imprimerie d'Everat, in-8o.

Vignette frontispice gravée sur bois par Andrew L.-B., d'après Tony Johannot, et tirée sur chine : Triboulet reconnaissant sa fille (acte V, scène IV). *Triboulet est dessiné dans le costume de la représentation, justaucorps*

de velours noir à manches larges, une marotte pendue au côté; le corps de Blanche est étendu transversalement à demi tiré hors du sac, la tête renversée, la bouche béante, la poitrine découverte; à gauche, la maison de Saltabadil; au fond, la grève de la Seine et la porte des Tournelles, illuminée par l'éclair.

24 fr. demi-reliure maroquin rouge.

AMAND.

D'après Tony Johannot, le costume de Ligier représentant Triboulet consistait donc uniquement en un justaucorps de velours noir et une marotte. Tony Johannot assistait à la première représentation du *Roi s'amuse ;* il était lié à la fois avec Victor Hugo et avec Ligier, trois raisons qui devraient ne laisser aucun doute sur la sincérité de son crayon. Eh bien, il existe dans les cartons de la Comédie-Française un petit dessin tout différent, dessin en couleurs envoyé à l'époque à M. Jouslin de Lasalle par Victor Hugo, comme spécimen des costumes et de la physionomie générale de Triboulet. Ce dessin qui est la reproduction exacte d'un tableau du Louvre d'Antonis Moor, dit Antonio Moro, peintre flamand, représentant le dernier bouffon de Charles-Quint — un nain avec un lévrier — habille son personnage d'un costume mi-partie or et vert, avec un manteau à larges raies or et vertes.

D'accord avec Victor Hugo, le Triboulet de la reprise actuelle est un compromis entre le dessin de la brochure et le tableau du Louvre. Il porte un costume vert foncé galonné d'or.

VII

AVANT LA BATAILLE

Une vraie journée d'automne que cette journée du 22 novembre 1832. Le temps, couvert le matin, tourna à la pluie le soir, et c'est sous une averse torrentielle que s'opéra la sortie de tous les théâtres.

J'ai eu la curiosité de rechercher le bulletin de la température que l'ancien journal *le Temps* est seul à donner :

Jeudi — 22 novembre — 2e jour de la lune.

	Deg. centigr.	Ciel.
6 h. matin......	5. — + o/.	Nuageux
9 h. matin......	5. o8 + o/.	Couvert
Midi...........	11. — + o/.	Nuageux
3 h. soir........	11. o8 + o/.	Nuageux

Il faut dire que la grande majorité de la popula-

tion parisienne était à peu près indifférente à la solennité littéraire qui se préparait à la Comédie-Française. En l'an de grâce 1832, l'aristocratie et la bourgeoisie se souciaient fort peu de littérature et la grande querelle entre les classiques et les romantiques n'intéressait guère personne en dehors de l'Académie, des gens de lettres, des artistes et de la jeunesse des écoles. Le tout formait, d'ailleurs, un public assez nombreux, et qui paraissait plus nombreux encore par le bruit qu'il faisait.

Le camp des romantiques se divisait en *bousingots* et en *Jeune-France.*

Après la révolution de Juillet, on donna le nom de bousingots aux républicains qui avaient adopté le gilet à la Marat, les cheveux à la Robespierre et le chapeau en cuir bouilli des marins appelé *Bousingot.*

Dans ses *excentrités du langage,* M. Lorédan-Larchey dit que le mot *Bousingot* signifiait *faiseur de bousin.* Il est vrai, ajoute M. Charles Asselineau, l'auteur de la *Bibliographie romantique*, il est vrai que les *Bousingots* aimaient fort le tapage ; mais qui donc ne l'aimait pas à cette époque ? Sans doute, les *Bousingots* avaient combattu à *Hernani* et cassé leur part de banquettes, mais voilà tout. Les *Bou-*

singots seuls étaient aux barricades de 1832. Là est la différence entre eux et les *Jeune-France*. C'étaient les deux branches d'un même arbre. L'une et l'autre appartenaient au tronc romantique. *Bousingots* et *Jeune-France* enveloppaient dans une haine commune l'Académie, les classiques, le poncif, les hommes chauves et les bourgeois, et professaient le même culte pour le moyen âge, la couleur, le bruit et la bizarrerie. Seulement, tandis que les *Jeune-France,* s'inspirant des tristesses byronniennes, cachaient leur santé et leur belle humeur sous des dehors élégiaques et maladifs, tandis qu'ils se contentaient des libertés de l'enjambement, et qu'ils ne rêvaient de révolutions que celles de l'art, les *Bousingots* manifestaient des sentiments politiques d'une extrême violence du moins dans la forme.

Depuis huit jours, les *Bousingots* et les *Jeune-France* étaient en ébullition. Les réunions se succédaient dans l'atelier de Jehan Duseigneur, le sculpteur, rue Madame, tout près du Luxembourg et dans l'atelier d'Achille Deveria, enfoui au milieu des jardins de la rue Notre-Dame des Champs. Les amis amenaient des amis, on se comptait.

Le matin de la représentation, on procéda à la distribution des billets dont disposait l'auteur et qui représentaient à peu près tout le parterre, toute la troisième galerie et tout l'amphithéâtre. Théophile

Gautier et Célestin Nanteuil faisaient de leur côté une distribution analogue.

Le rendez-vous général était entre quatre heures et quatre heures et demie, dans la galerie noire de l'entrée des artistes. Théophile Gautier et Célestin Nanteuil amenèrent chacun une cinquantaine d'amis ou de partisans; Achille Deveria et Jehan Duseigneur en amenèrent à peu près autant; Petrus Borel, le lycanthrope, arriva le dernier, suivi d'une longue colonne d'étudiants en bérets et de rapins à barbes pointues, chantant à tue-tête :

Poulot s'en va t'en guerre,
Mironton, ton ton, mirontaine;
Poulot s'en va t'en guerre,
Ne sait quand reviendra.

Refrain mis à la mode par les républicains, et désignant le duc d'Orléans, qui venait de partir pour le siège d'Anvers.

Tous entrèrent à quatre heures dans le théâtre, et s'installèrent aux places qui leur avaient été désignées. Comme à *Hernani*, aucun d'eux n'avait dîné, et, comme à *Hernani*, ils dînèrent dans la salle, d'un morceau de pain assaisonné de saucisson ou de fromage.

C'est à peine si on se voyait d'un banc à l'autre. Le lustre était descendu et non allumé. On avait

accroché aux branches deux quinquets fumeux qui laissaient la salle dans une obscurité presque complète. Du parterre on ne distinguait pas le rideau.

Pour se distraire, étudiants et rapins se mirent à chanter des rondes d'atelier. Le parterre chantait les couplets et l'amphithéâtre reprenait en chœur le refrain.

A six heures, on vint allumer le lustre; ce fut comme un signal : tous les jeunes gens du parterre enjambèrent la séparation de l'orchestre et allèrent allumer leurs cigares ou leurs pipes aux becs enflammés... En une minute, un nuage d'une fumée âcre enveloppa la salle. Il fallut ouvrir les vasistas pour renouveler l'air tout imprégné d'odeurs de tabac et d'ail.

Précisément le public payant commençait à arriver. Quelques toilettes se montraient au balcon et dans les loges. L'entrée de ces spectateurs bien mis fut saluée par un redoublement de cris et de chants. La *Marseillaise* et la *Carmagnole* succédèrent aux rondes d'atelier. Entre temps et pour varier, on se mit à applaudir les jolies femmes et à siffler les femmes laides.

Une sorte de mot d'ordre voulait qu'on s'en prît à tous les gens chauves, au fur et à mesure qu'ils s'in-

stallaient à leurs places. Pour les *bousingots*, tout homme chauve était de l'Académie, ou en serait un jour. L'entrée aux stalles d'orchestre d'Alexandre Duval, grave et raide, provoqua une exclamation inconvenante du sculpteur Préault. Le parterre et l'amphithéâtre éclatèrent de rire, mais il y eut pendant quelques minutes, dans des loges, un va-et-vient significatif d'éventails.

Du haut en bas, les mêmes interpellations se croisaient. Le cri dominant était : « Ohé l'Institut, ohé! » Lorsque le duc de Dino-Talleyrand parut sur le devant de sa loge, en habit serré à la taille, correctement cravaté de blanc et coiffé à l'oiseau royal, il y eut dans tout le parterre une hilarité prolongée. Le duc ne baissa pas même la tête pour regarder ceux qui l'accueillaient ainsi, mais l'hilarité du parterre gagnant peu à peu les galeries supérieures, il eut le bon esprit de se retirer dans le fond de la loge, et on ne l'aperçut plus de la soirée.

Les étudiants avaient d'ailleurs trouvé un autre motif de gaieté. Dabadie, le créateur de *Guillaume Tell* à l'Opéra, et sa femme, Mme Dabadie, qui jouait le petit Gemmy, venaient de s'asseoir aux stalles de balcon, on les reconnut et on improvisa immédiatement cette chanson :

Voici monsieur Guillaum' Tell
Avec madame Guillaum' Tell.

Des chanteurs comm' lui-z-et elle
N' sont pas à r'muer à la pelle.

Un peu avant sept heures, le vacarme était au comble dans la salle. La *Marseillaise*, la *Carmagnole*, les *Rondes d'atelier*, l'air de *Malborough* et *Madame Guillaume Tell* s'étaient fondus dans un immense pot-pourri, où le *Ça ira* revenait comme refrain à intervalles réguliers.

A sept heures précises, on frappa les trois coups et le rideau se leva sur une salle fortement excitée. On sait qu'il y a beaucoup de personnages en scène au début du premier acte. La vue subite de ce public enfiévré, houleux, produisit une telle impression sur les artistes qu'ils reculèrent tous d'un pas, involontairement.

VIII

LA SALLE

Voici, patiemment reconstituée d'après les journaux de l'époque et d'après les souvenirs de l'auteur et des quelques rares survivants de cette représentation : MM. Auguste Maquet, Jules Lacroix, Paul Lacroix, le vicomte Delaborde, Eugène Piot, Abel Desjardins, Lacan, Jean Gigoux, Mme Porcher, Geffroy, Régnier, etc., la composition pour ainsi dire complète de la salle de la Comédie-Française, le soir du jeudi 22 novembre 1832.

Quelque soit le soin que j'ai apporté à ce travail, il est possible qu'il contienne çà et là quelques erreurs et quelques omissions. Je m'en excuse à l'avance. Les meilleures mémoires peuvent se tromper, quand il s'agit de remonter à cinquante années en arrière.

4

LA LOGE ROYALE

La loge du chef de l'État n'était pas comme aujourd'hui l'avant-scène du premier rang, à gauche. Elle était située au milieu du balcon, faisant face à la scène, et se composait de trois loges réunies en une seule et terminées par un salon, lequel était pris sur le couloir et allait jusqu'à la galerie du foyer, barrant ainsi la circulation et obligeant les spectateurs à passer par le foyer pour faire le tour du premier étage. Cette loge était l'ancienne loge du duc d'Orléans, sous Charles X, et il l'avait conservée une fois monté sur le trône. On y entrait par deux portes encadrées de tapisseries rouges et donnant, l'une, sur le couloir de droite; l'autre, sur le couloir de gauche.

Louis-Philippe, qui dans les premiers temps de son règne se montrait assez souvent au Théâtre-Français, avait complètement cessé d'y aller depuis la première représentation de *Louis XI,* où le public avait transformé en allusions contre sa personne certains vers du drame de Casimir Delavigne. Le roi n'était donc pas, ce soir-là, au théâtre; la reine non plus, ni Mme Adélaïde, ni le duc d'Orléans, ni le duc de Nemours, tous deux en ce moment à la tête de la

division de l'armée française qui opérait devant Anvers. Quant aux trois autres fils du roi, il suffit de rappeler leur âge pour se convaincre qu'ils n'y étaient pas davantage. Le prince de Joinville avait quatorze ans ; le duc d'Aumale dix ans et le duc de Montpensier huit ans. M. Cuvillier-Fleury, alors précepteur du jeune duc d'Aumale, se souvient, d'ailleurs parfaitement, qu'aucun prince et aucune princesse de la famille royale n'assistaient à la représentation, à laquelle il s'abstint également de paraître lui-même.

Cependant la loge était occupée. Sur l'ordre du roi, elle paraît avoir été offerte à Mustapha-Sidi-Omar qui venait d'être nommé au Beylic de Titteri et qui était arrivé la veille à Paris. Mustapha-Sidi-Omar était accompagné du général baron Athalin, aide de camp du roi et ami intime du baron Taylor.

AUX STALLES D'ORCHESTRE

Public d'hommes de lettres, d'artistes et même d'académiciens :

MM. Emile Deschamps; William Duckett, le futur créateur du *Dictionnaire de la conversation et de la lecture;* le vaudevilliste Gabriel, tout fier

encore du récent succès de *Victorine* ou *la Nuit porte conseil,* en collaboration avec Dumersan et Dupeuty; Auguste Maquet, qui signait alors Augustus Mac-Keat: Jules de Rességuier, Gustave Planche, les peintres Gudin, Jean Gigoux, Louis Boulanger, Eugène Delacroix, Cicéri, Robert Fleury, Ziégler; Ingres; Duviquet, critique du *Journal des Débats,* Victor Pavie, l'orientaliste; Garnier Pagès, alors courtier de commerce, mais déjà grand amateur de solennités théâtrales, l'architecte Chenavard, le tragédien Lafon, Théophile Gautier, en costume Robespierre avec un gilet rose à larges revers, Célestin Nanteuil, en « Jeune France », chapeau ciré et gilet blanc, Méry, Alphonse Brot, Napoléon Thomas, Tolbecque, Philothée O'Neddy, Charles Briffaut, Eugène Sue, Roger de Beauvoir, Hetzel.

Hoffmann, rédacteur aux *Débats,* Gérard de Nerval, que ses amis appelaient ironiquement l'amant platonique de Jenny Colon; le philosophe Ballanche et sa loupe qui le défigurait affreusement, Eugène Scribe et son collaborateur Bayard, Félix Arvers, l'auteur du fameux sonnet et l'auteur également d'un drame en vers sur la *Mort de François Ier* qui n'est pas sans analogie avec *le Roi s'amuse;* Ernest Fouinet, un jeune romancier, dont le premier livre : *la Strega,* venait d'obtenir un très grand succès; Léonor Havin, le futur directeur du *Siècle*, que

les électeurs de Saint-Lô venaient d'envoyer pour la première fois à la Chambre ; Anicet Bourgeois.

Sainte-Beuve et son ami Ferdinand Denis, aujourd'hui conservateur-administrateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève ; Kératry, député ; Rolle, l'un des critiques littéraires du *National ;* Saint-Prosper, le moraliste, rédacteur de la *Muse française*, le futur auteur des charmantes *Aventures d'un promeneur ;* Pons, mort il y a une douzaine d'années, laissant trois volumes de prose et de vers ; l'architecte Jules Vabre, dont le nom a survécu grâce à une pièce de vers de Petrus Borel, commençant par :

De bonne foi, Jules Vabre...

et surtout, grâce à l'annonce d'un livre fantaisiste qui n'a jamais paru : *Essai sur l'incommodité des commodes;* Édouard d'Anglemont, l'auteur des *Légendes françaises;* Harel, alors directeur de la Porte-Saint-Martin ; Lefèvre-Deumier, l'auteur du *Parricide* et des *Cloches de Saint-Marc*, qui venait de faire six mois de prison en Autriche pour avoir pris part à l'insurrection polonaise, alors romantique en littérature et révolutionnaire en politique, mort bibliothécaire des Tuileries sous Napoléon III; Zimmerman, Henriquel Dupont, Antony Deschamps ; Lesourd ;

Pierre Dantan le sculpteur, dit Dantan jeune, qui devait, au sortir de la représentation, ébaucher le fameux buste-charge de Victor Hugo, que tout le monde connaît, et dont le front démesuré a inspiré ce vers :

Tu crèves le plafond de ton crâne géant.

Thomas Sauvage, l'ex-directeur de l'Odéon et le futur librettiste de la plupart des opéras-comiques d'Adolphe Adam ; Félix Réal, député ; Odilon Barrot, que Victor Hugo devait prendre pour avocat le lendemain, après l'interdiction de sa pièce par le ministère ; Frédéric Soulié ; Émile de la Bédollière ; Armand Carrel ; Alfred et Tony Johannot ; Alexandre Duval de l'Académie française, qu'une lettre récente adressée par lui à Victor Hugo, et dans laquelle il l'accusait « de perdre l'art dramatique par ses doctrines perverses » avait rendu impopulaire parmi la jeunesse ; Achille Roche ; Amédée Pommier ; Hippolyte Lucas ; Ferdinand Langlé ; Piccini ; Lemot ; de Bourqueney ; Alfred de Wailly ; Alfred de Musset, déjà un peu en froid avec Victor Hugo, contre qui il venait précisément de faire tout un album de caricatures ; Vitet ; Mézières ; les peintres Decamps, Picot, Flandrin, Gibert ; Charles Dupeuty, qui n'avait pas encore trente-cinq ans et qui avait déjà fait représenter près de quatre-vingts pièces de théâtre ; J. Ch. Vendryes (Ch. Viator).

M. Camille Doucet, aujourd'hui secrétaire perpétuel de l'Académie française, avait un billet d'orchestre. Appelé à l'improviste, en province, par sa famille, et ne pouvant assister à la première représentation du *Roi s'amuse*, il était tout heureux d'avoir réussi à faire reporter son billet pour la seconde... qui n'eut pas lieu.

Alexandre Dumas père, brouillé à cette époque avec Victor Hugo, raconte lui-même dans ses *Mémoires* qu'il n'assistait pas à la première représentation du *Roi s'amuse.*

D'autres encore manquaient parmi les anciens combattants d'*Hernani :* Le duc Ernest de Saxe-Cobourg était mort du choléra quelques mois auparavant; M. Jules Sandeau, tout jeune alors, mais déjà connu par son roman de *Rose et Blanche*, en collaboration avec Mme Dudevant, était retenu chez lui par la maladie; George Sand n'était pas à Paris, et Ernest Legouvé voyageait en Italie.

AUX STALLES DE BALCON

Eugène Renduel, le libraire des romantiques et l'éditeur de toutes les œuvres de Victor Hugo;

Alfred de Vigny, Honoré de Balzac, déjà célèbre par la publication de la *Physiologie du mariage*, les *Cent contes drolatiques* et l'*Illustre Gaudissart*; Villemain, Baour Lormian, de Mortemart, l'ancien propriétaire de Victor Hugo, lorsque le poète habitait la rue Jean Goujon; le libraire Ladvocat, Gustave Drouineau, l'auteur du *Manuscrit vert*, mort quelques années plus tard dans une maison d'aliénés; A. Fontaney, poète, journaliste et diplomate tout à la fois, auteur d'un volume de poésies et d'un livre remarquable sur les *Scènes de la vie castillane*, qu'il fit pendant qu'il était attaché à l'ambassade de Madrid, rédacteur à la *Revue des Deux-Mondes* et à la *Revue de Paris,* l'ennemi juré des femmes de lettres qu'il poursuivait de ses sarcasmes dans tous ses articles; le poète Ulric Guttinguer, Xavier Raymond, rédacteur aux *Débats*; Hippolyte Fourtoul, qui devint plus tard ministre de l'instruction publique; Gavarni, Louis Laya; Campenon; Félix Beudin, le banquier homme de lettres sous le pseudonyme de Prosper Dinaux, l'un des auteurs de *Richard d'Arlington*, représenté un an auparavant à la Porte-Saint-Martin; Mme Porcher, toute jeune alors, et depuis quatre ans déjà à la tête de l'agence de billets d'auteurs, qu'elle dirige encore aujourd'hui; les académiciens Pierre Lebrun, Étienne, de Pongerville, Victor Cousin, Casimir Delavigne, Alexandre Sou-

met, Népomucène Lemercier, Mme Desbordes-Valmore; Lesguillon, le poète; Mme Amable Tastu; Viennot, rédacteur en chef du *Corsaire* et inventeur d'un nouveau système de poêle sans fumée; Dabadie, le baryton de l'Opéra et sa femme Mme Dabadie; Ant. Jay, nouvellement élu membre de l'Académie française; le dessinateur Grandville, Andrieux, Parseval Grandmaison, Viennet, Étienne Jouy, Hector Berlioz; Cordelier-Delanoue, romancier et auteur dramatique; Staub, le tailleur à la mode; Empis, qui, vingt-quatre ans plus tard, devait être nommé directeur du Théâtre-Français; Henri Beyle (Stendhal), qui venait de faire paraître *le Rouge et le Noir*, et qui éreintait Victor Hugo dans tous les journaux où il collaborait; Émilien Pacini, à qui Auber avait donné un billet.

AUX PREMIÈRES LOGES

La duchesse d'Abrantès, sincère admiratrice du poète, mais dont le salon de la rue Rochechouart était malgré elle le rendez-vous des adversaires du romantisme en général, et de Victor Hugo en particulier. La duchesse était accompagnée de Mme Ancelot et de M. Bouilly, l'auteur de l'*Abbé de l'Épée* et de *Fanchon la Vielleuse*.

La belle marquise de la Carte et son père, M. Bosio, qui avait amené avec lui Jules Janin.

M. et Mme Panckoucke, les plus forts actionnaires du *Moniteur*, qui avaient alors le salon le plus littéraire et le plus joyeux de Paris.

Émile de Girardin et sa femme Delphine Gay, qu'il avait épousée l'année précédente.

Le baron Gérard, le peintre de l'*Entrée de Henri IV à Paris*, de la *Peste de Marseille* et du *Sacre de Charles X*, qui avait offert une place dans sa loge à la princesse Belgiojoso, et une autre à Rossini.

M. Michel, le riche agent de change et sa famille.

Le comte d'Argout, ministre des travaux publics, et M. Mérimée, son chef de cabinet.

La duchesse de Dino et le duc de Dino-Talleyrand, son mari.

MM. Arnault père et fils.

Mme de la Bourdonnaie et Mme O'Donnell.

La belle Mlle Mélanie, du théâtre de la Porte-Saint-Martin.

AUX AVANT-SCÈNES

L'avant-scène du rez-de-chaussée, à droite, était occupée par Mlle Mars, Mlle Brocard et M. Mon-

rose, tous trois sociétaires de la Comédie-Française.

Celle du rez-de-chaussée, à gauche, par M. Alphonse Royer et M. de Rougemont, membre de la Commission des théâtres.

Au premier étage, à droite, Mme Aguado et sa famille.

Au premier étage, à gauche, Mme la marquise de Lonlay.

Au deuxième étage, à droite, le baron de Barante et le sculpteur Jouffroy.

Au deuxième étage, à gauche, Paul Delaroche et le vicomte Delaborde, aujourd'hui secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts.

AUX DEUXIÈMES LOGES

Charles Nodier, sa femme et sa fille, la très jolie et très spirituelle Mlle Marie Nodier, qui devait, l'année suivante, s'exiler en province, par suite de son mariage avec M. Ménessier. Dans le fond de la loge, se tenait M. de Cailleux, directeur du Musée du Louvre, ami de la maison.

Les deux Bertin, des *Débats*, et Mlle Louise Bertin, la grande admiratrice de Hugo, excellente

musicienne, pour laquelle le poète écrivit tout exprès l'opéra de *la Esméralda*, qu'il avait refusé à Meyerbeer.

Nestor Roqueplan et Esther Guimont, alors jeune et jolie, et connue dans le monde de la galanterie sous le sobriquet du « Lion ».

Coste, rédacteur du *Temps* et sa famille.

M. Amédée Pichot, rédacteur de la *Revue de Paris* et sa femme, la belle Mme Pichot.

Le docteur Véron et son ami Loëwe-Veimars, rédacteur aux *Débats* et à la *Revue des Deux-Mondes.*

Sauvo, directeur du *Moniteur*, où il faisait la critique des livres et des pièces de théâtre. Écrivain aimable et confrère indulgent, il fut vingt-cinq ans journaliste et ne se fit pas un ennemi.

Mme Paradol et Mlle Mante, de la Comédie-Française; M. Léon Halévy.

Les deux Deveria (Achille et Eugène), accompagnés de leur sœur, la belle Mlle Deveria.

Mme Dorval, et son mari, M. Merle, rédacteur de la *Quotidienne.*

Buloz, directeur de la *Revue des Deux-Mondes*, et Henri de Latouche, qui avait eu l'année précédente une chute complète au Théâtre-Français avec sa comédie, *la Reine d'Espagne*, et qui venait de

quitter la direction du *Figaro* à la suite d'une violente polémique avec Gustave Planche.

Mlle Fitz-James, de l'Opéra, et Mlle Leverd, de la Comédie-Française.

M. Gisquet, préfet de police.

Duponchel, Auber et Mlle Taglioni.

Presque toutes ces loges, celles des amis, du moins, avaient été louées par Victor Hugo pour le compte des occupants. Les théâtres ne faisaient pas alors aux journaux l'énorme service de places qu'ils font aujourd'hui pour les premières représentations. Ainsi M. Bertin, directeur du *Journal des Débats*, n'avait qu'une stalle d'orchestre. Il la donnait au critique du journal, M. Duviquet, et prenait en location une loge pour lui et sa famille.

Les directeurs n'envoyaient pas non plus, le soir, aux journaux, leur programme du lendemain. Il fallait que ceux-ci se donnassent la peine d'en faire prendre copie chez le concierge du théâtre, qui pouvait le leur communiquer ou le leur refuser à son gré.

AU PARTERRE

Pétrus Borel, en « bousingot », costume insultant d'originalité: gilet à la Marat, chapeau pointu avec longs rubans, descendant au milieu du dos; c'est Pétrus Borel qui demandait que l'on mît comme exergue aux pièces de cent sous cette devise par laquelle il désignait la bourgeoisie :

Dieu soit loué.,- et mes boutiques aussi.

Charles Lassailly, l'auteur des *Roueries de Trialph*, en tenue non moins extraordinaire, gilet vert tendre, casquette rouge à chaînette et une énorme fleur à la boutonnière; Achille Ricourt; Préault, le sculpteur ; Henri Monnier, déjà connu par la publication des *Scènes populaires* et la création du type de Joseph Prudhomme ; Charles de Bernard ; Charles Deslys, en costume de collégien (il avait à peine treize ans); le poète Auguste de Chatillon ; Joseph Bouchardy, le futur auteur de tant de drames célèbres ; les décorateurs Séchan et Diéterle ; Louis Fontan, surnommé le Rustique, l'auteur de *Jeanne la folle*, célèbre par un pamphlet contre

Charles X, publié dans l'*Album* et intitulé : « le Mouton enragé », pamphlet qui lui avait valu un assez long emprisonnement. Il vivait seul avec un chat, dont il ne se séparait même pas quand il sortait. Il le prenait sous son bras et l'emmenait partout avec lui ; Vivier ; le dessinateur Charlet ; Jules Lacroix, un des plus ardents parmi les admirateurs de Victor Hugo ; le peintre Dallemagne ; l'acteur Saint-Ernest, que de récents succès en province venaient de faire engager à la Porte-Saint-Martin ; François Bonvalot, poète et professeur d'humanités au collège Charlemagne.

Hippolyte Cogniard, déjà vaudevilliste et plus tard directeur de théâtre ; Émile Cabanon, qui se disposait à faire paraître son fameux *Roman pour les cuisinières ;* Jehan Duseigneur, avec un gilet à la Robespierre, un chapeau ciré à larges bords, et de longs cheveux retombant jusque sur le collet de son habit ; Poterlet, le peintre ; Eugène Piot, devenu le savant collectionneur que l'on sait, et le fondateur du *Cabinet de l'Amateur.*

M. Piot venait d'avoir vingt ans. Il ne connaissait ni Hugo ni personne de son entourage, mais il avait une furieuse envie de voir *le Roi s'amuse.* A tout hasard, il se rendit aux abords du théâtre vers cinq heures, espérant trouver à acheter un parterre, mais tout était pris depuis longtemps et malgré cela une

queue formidable de curieux attendait l'ouverture des bureaux. Il était là depuis près d'une heure, arpentant tristement le trottoir de la rue de Richelieu, quand un homme de haute taille qui semblait se promener aussi en attendant quelqu'un ou quelque chose, vint brusquement à lui.

— Est-ce que vous auriez envie d'aller au théâtre, jeune homme ? lui demanda-t-il.

— Oui, pourquoi ?

— Aimez-vous Victor Hugo, au moins ?

— Je l'admire.

— Eh bien, venez avec moi.

Le jeune Piot suivit son interlocuteur — qui n'était autre que Célestin Nanteuil — par le couloir sombre des petites places et pénétra dans la salle par l'entrée des artistes.

— Casez-vous où vous pourrez, lui dit Nanteuil en lui désignant le parterre.

Et le jeune Piot se casa.

TROISIÈMES LOGES ET TROISIÈME GALERIE

Évariste Dumoulin, le critique du *Constitutionnel* et sa famille.

Altaroche, Adolphe Chambolle et la rédaction du *National.*

Valentin de la Palouze, directeur du *Courrier français;* Mme de la Palouze et René Chatelain, le chroniqueur politique du journal.

Charles Maurice, directeur du *Courrier des spectacles.*

Louis Desnoyers, l'auteur des *Aventures de Jean-Paul Choppart*, et Charles Philippon, qui venaient de fonder ensemble *la Caricature* et qui allaient dans quelques jours fonder *le Charivari.*

Brizeux, Toussaint, le peintre; Armand de Pontmartin, Chilly et Delaistre, artistes du théâtre de la Porte-Saint-Martin ; Napol, Regnier-Destourbet, Eusèbe de Salles, Théophile de Ferrière, Fauchery, le graveur; Urbain Canel, le libraire; Jean Journet, l'apôtre; Béranger, Pierre Leroux.

Charles Malo, L. Janet, l'éditeur ; Théodore Carlier, Jean Polonius, Édouard Turquety, Alexandre Bida, Jules de Saint-Félix, Aimé de Loy, Abel Desjardins, aujourd'hui doyen de la Faculté des lettres de Douai; Lacan, Duberthier, Doudeau, Méchain, étudiants en droit.

M. Abel Desjardins avait alors vingt ans. Il était aussi étudiant en droit et demeurait rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, n° 6. Passant devant le

Théâtre-Français avec ses quatre camarades, la veille de la première représentation du *Roi s'amuse*, il s'arrêta et dit :

— Un drame de Victor Hugo; je voudrais bien le voir.

— Moi aussi, moi aussi, ripostèrent successivement les quatre autres.

— Oui, mais comment faire?

On tint conseil pendant quelques minutes, puis le jeune Desjardins s'écria tout à coup :

— J'ai une idée. Si nous écrivions à Hugo.

— Il ne nous répondra pas.

— Essayons toujours.

Sur cet encouragement, les cinq amis entrèrent au café du théâtre, demandèrent du papier, une plume et de l'encre, et écrivirent séance tenante à l'auteur une lettre lui demandant cinq places pour cinq jeunes étudiants, ses admirateurs.

La lettre faite, ils la signèrent tous et la mirent à la poste. Qui fut surpris le lendemain ? Ce fut M. Abel Desjardins qui trouva en sortant le matin, chez le concierge de l'hôtel où il demeurait, une lettre portant cette suscription :

Messieurs Abel Desjardins, Lacan, Duberthier, Doudeau, Méchain, étudiants en droit de 1re année, rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, nº 6.

Il ouvrit rapidement la lettre et lut ceci :

De grand cœur, messieurs, toutes les âmes jeunes sont généreuses. C'est à elles de décider entre mes ennemis et moi. Je me remets avec confiance entre vos mains.

VICTOR HUGO.

2e galerie — *Cinq entrées.*	Entrée par la petite porte à côté de Mme Chevet, entre 4 et 5 heures.

M. Lacan possède encore aujourd'hui cette précieuse lettre.

A L'AMPHITHÉATRE

Les ateliers de Jehan Duseigneur et d'Eugène Deveria avaient fourni le personnel à peu près complet des spectateurs de la dernière galerie. Il y avait là, plus encore qu'au parterre, des costumes absolument extravagants. D'en bas, on n'apercevait qu'un méli-mélo de longs cheveux, de longues barbes, de chapeaux pointus, de casquettes rouges et de bérets d'un effet tout à fait divertissant. Apprentis peintres, apprentis médecins et apprentis avocats ; le plus âgé de tous n'avait pas vingt ans.

SUR LA SCÈNE

J'ai dit ailleurs qu'en 1832, il y avait, en dehors des loges publiques de la salle, deux rangs de loges particulières sur la scène.

La loge du rez-de-chaussée, à gauche, était occupée par Mme Victor Hugo, MM. Victor Foucher et Paul Foucher.

M. Paul Lacroix (bibliophile Jacob) et Mme Paul Lacroix occupaient la loge au-dessus. C'est Victor Hugo qui la leur avait donnée.

Dans la loge du rez-de-chaussée, à droite, se tenaient M. Jouslin de Lasalle, directeur de la Comédie-Française, et MM. Laverpillière et Dupaty, membres de la commission des théâtres.

La loge au-dessus était celle du baron Taylor, commissaire royal près la Comédie-Française. Le baron Taylor, de retour depuis quelques mois de son voyage en Orient, où il était allé négocier pour le gouvernement français l'acquisition de l'obélisque de Louqsor, avait avec lui un de ses amis, M. de Rumigny, aide de camp du roi Louis-Philippe.

Les musiciens de l'orchestre ayant été supprimés ce soir-là, il n'y eut pas d'ouverture.

IX

LA REPRÉSENTATION

Voici la reproduction de l'affiche du Théâtre-Français, du jeudi 22 novembre 1832, annonçant la première représentation du *Roi s'amuse:*

THÉATRE-FRANÇAIS

LES COMÉDIENS FRANÇAIS ORDINAIRES DU ROI
DONNERONT
Aujourd'hui, 22 *novembre* 1832
Première représentation

LE ROI S'AMUSE

JOUÉ PAR
MM. Perrier, Ligier, Joanny, Beauvallet, Samson, Geffroy, Marius, Albert, Monlaur, Arsène, Duparai, Bouchet, Mirecour, Régnier, Faure, Dumilâtre.
Mmes Anaïs, Dupont, Moralès, Tousez, Eulalie Dupuis, Martin.

Les Bureaux ouvriront à 6 heures 1/4
On commencera à 7 heures.

VINCHON, fils et successeur de la veuve BALLARD,
Imprimeur, rue J.-J. Rousseau, 8.

On voit qu'à cette époque les affiches de théâtre se bornaient à mentionner à la file les noms des artistes qui jouaient dans une pièce sans indiquer le rôle tenu par chacun d'eux. Il faut se reporter, pour avoir la distribution complète du drame, aux registres de la Comédie-Française, ou au programme détaillé que publiaient chaque jour le *Courrier des Spectacles* de Charles Maurice et le journal *l'Entr'acte.*

Un seul journal : le *Journal des Débats*, s'était occupé de la pièce avant la première représentation. Il ne faut pas oublier que Victor Hugo était alors très lié avec la famille Bertin, chez laquelle il allait passer un mois aux Roches, tous les étés.

La note préparatoire des *Débats* avait paru le matin même du jeudi 22 novembre, en troisième page, entre deux filets.

Elle disait textuellement :

C'est demain que la Comédie-Française donne la première représentation du nouveau drame de M. Victor Hugo : *le Roi s'amuse.* Un grand intérêt se rattache à ce nouvel effort d'un esprit de premier ordre qui, jusqu'à ce jour, a été en progrès. Les questions d'art et de poésies franchement débattues, et débattues de très haut, sont trop rares aujourd'hui pour que le parterre du Théâtre-Français n'accorde pas à la tragédie d'un poète hors de ligne, l'intérêt et l'attention qu'il a déjà accordés à *Hernani* et à *Marion Delorme.*

Le ton général de cette note montre une certaine inquiétude. Il est facile de voir que l'on redoutait les mauvaises dispositions d'une partie du public.

Tout le commencement du premier acte fut cependant écouté avec assez de calme.

Il y eut bien quelques exclamations à ces deux vers de M. de la Tour Landry au roi :

Je vois que vous aimez d'un amour épuré,
Quelque auguste Toinon, maîtresse d'un curé.

Exclamations qui se reproduisirent un peu plus nombreuses dans la scène suivante, quand Triboulet dit à M. de Cossé :

Monsieur, vous avez l'air tout encharibotté.

Au balcon, M. Jay poussa même à ce sujet un oh ! oh ! qui fit retourner toute la salle, mais le parterre applaudit avec frénésie et Lassailly s'adressant directement à l'interrupteur cria, en se faisant un porte-voix de ses deux mains :

— A la porte, l'Académie !

La pièce continua. Les plaisanteries des seigneurs sur Triboulet-Cupido furent trouvées un peu longues : cependant on les écouta sans mot dire.

Les protestations recommencèrent timides, à la fin de la tirade de Triboulet sur les poètes :

... Cinq ou six! c'est toute une écurie!
C'est une académie, une ménagerie!

que les amis de l'auteur soulignèrent au contraire d'un franc éclat de rire et de chaleureux applaudissements.

Perrier, qui représentait François 1er, profita même du bruit pour retrancher de son rôle deux mots qui lui semblaient dangereux.

Au lieu de dire, en parlant des savants :

ma foi de gentilhomme,
Je m'en soucie autant qu'un poisson d'une pomme.

Il s'arrêta sur le mot poisson, et passa brusquement au vers suivant, ce dont personne ne s'aperçut, d'ailleurs.

L'acte se termina au milieu d'applaudissements frénétiques. L'admirable tirade de Saint-Vallier, admirablement dite par Joanny, produisit un effet immense. A ce moment la soirée s'annonçait comme un grand succès.

Malheureusement, les spectateurs du parterre et de l'amphithéâtre recommencèrent leurs plaisanteries pendant l'entr'acte; interpellant les locataires des loges et du balcon, déjà mal disposés pour l'auteur. MM. Arnault père et fils, Jouy, Jay et Viennet, qui

avaient signé quelque temps auparavant une protestation passionnée contre les romantiques, étaient particulièrement pris à partie. On chantait sur l'air de Malborough :

L'académie est morte,
Mironton ton ton mirontaine,
L'académie est morte,
Est morte et enterrée.

Au moment où le rideau allait se lever sur le second acte, une pluie de petits papiers lancés de la troisième galerie tomba à l'improviste sur le public de l'orchestre et des galeries inférieures. C'était Jean Journet « l'apôtre » qui annonçait ainsi au monde par prospectus imprimés qu'une religion nouvelle venait de se fonder et qu'il en était, lui, le fondateur.

La lecture de ces petits papiers mit la salle entière en belle humeur. On riait encore lorsque commença le deuxième acte. Mais les rires cessèrent brusquement dès les premiers vers du monologue de Triboulet.

Ce vieillard m'a maudit...

Et ils se changèrent en bravos enthousiastes à partir de la scène où le malheureux père dit à sa fille :

Oh ! ne réveille pas une pensée amère.

Le vers :

> Et que dirais-tu donc si tu me voyais rire ?

fit frissonner toute la salle. Amis et ennemis de l'auteur se réunirent dans une même ovation.

La fin de l'acte marcha moins bien. On prétend — mais rien ne le prouve et j'aime mieux en douter — que Samson (Clément Marot), mécontent de ne jouer qu'un bout de rôle, fit exprès de mal placer le bandeau sur les yeux de Triboulet, et fit également exprès d'oublier les deux vers explicatifs qui suivent :

> Vous pouvez crier haut et marcher d'un pas lourd.
> Le bandeau que voilà le rend aveugle et sourd.

De sorte qu'on ne s'expliqua pas comment Triboulet ne voyait pas que l'échelle était appliquée contre le mur de sa maison et comment il n'entendait pas les cris de sa fille. Le public des loges éclata de rire.

En outre, l'enlèvement de Blanche se fit aussi maladroitement que possible. M[lle] Anaïs fut emportée la tête en bas et les jambes en l'air. Le deuxième acte finit au milieu des rires et des sifflets.

Pendant l'entr'acte, Jehan Duseigneur monta à la troisième galerie où il eut une vive explication avec Journet. En redescendant, il dut traverser au foyer

un groupe composé de Lesguillon, de Charles Maurice, de Henri Beyle et de quelques autres, tous adversaires de l'auteur. Le groupe éreintait fortement la pièce, cela va sans dire.

— A bas les stupides ! cria énergiquement le sculpteur romantique.

Personne ne lui répondit et il regagna fièrement sa place.

Le troisième acte commença la déroute. Malgré leurs efforts énergiques, les amis de Victor Hugo ne purent faire taire les siffleurs, qui ne se donnaient même plus la peine d'écouter et qui sifflaient au hasard. L'entrée de François Ier, vêtu d'un « magnifique négligé du matin », copié textuellement sur le costume du joueur de contrebasse des *Noces de Cana*, scandalisa les spectateurs des loges qui trouvèrent inconvenant que l'on représentât un roi en « robe de chambre » :

On siffla Blanche disant à son amant :

Je ne suis pas à vous, non, je suis à mon père.

On siffla le roi ouvrant lui-même la porte de sa chambre, dans laquelle s'était réfugiée Blanche, et disant :

...Oh ! j'ai la clef sur moi.

Un léger temps d'arrêt se produisit à l'entrée de Triboulet venant réclamer sa fille; puis les applaudissements reprirent le dessus quand le fou exaspéré crie aux gentilshommes qui le raillent :

Vous trouvez surprenant
Que ce bouffon soit père et qu'il ait une fille.

Mais le tumulte recommença plus violent, à ces vers de Triboulet :

Au milieu des huées
Vos mères aux laquais se sont prostituées!
Vous êtes tous bâtards !

Tandis que le parterre et l'amphithéâtre applaudissaient avec frénésie, le balcon et les loges criaient :

— C'est une honte !... C'est une infamie !... Assez !... Assez !...

M. Jay, accoudé sur le rebord du balcon et narguant les claqueurs, avait tiré de sa poche une longue clef et sifflait sans s'arrêter. Mme Paradol, qui avait vainement sollicité un rôle dans la pièce, faisait l'indignée à l'étage au-dessus :

— Quel style! répétait-elle en s'éventant, quelles expressions ! on se croirait au théâtre du Panthéon.

Au milieu du spectacle de cette émotion universelle, la loge royale seule faisait exception. Il est vrai

qu'aucun prince de la famille n'était présent. Quelques exaltés, espérant faire croire à une allusion, avaient eu beau affecter de se retourner du côté de cette loge au moment des fameux vers, nul n'y avait fait attention.

L'acte s'acheva tant bien que mal dans le bruit.

A partir de ce moment, les sifflets ne cessèrent plus. Au quatrième acte, on siffla toute la scène de Saltabadil avec Maguelonne et toute la scène de Maguelonne avec le roi. Les préparatifs de l'assassinat de Blanche firent rire, au lieu de faire frissonner. Lorsque Saltabadil dit à sa sœur :

> Attends ! Mordieu !
> Donne-moi mon couteau, que je l'aiguise un peu.

un violent accès d'hilarité s'empara à la fois de tous les spectateurs des loges. Pétrus Borel eut beau crier de sa place :

— A la porte, les brutes !

Les rires continuèrent excités encore par le trouble des artistes en scène qui perdaient la tête et répétaient plusieurs fois le même vers sans s'en apercevoir.

Le cinquième acte fut une déroute.

On affecta de ne pas écouter les beaux vers que le poète met à ce moment dans la bouche du bouffon pour ne s'égayer que du sac promené sur le théâtre par Saltabadil et Triboulet. Un accident de mise en scène mit le comble à la gaieté des loges. Maguelonne ne parvenant pas à ouvrir la petite porte basse en vue du public par laquelle elle doit faire échapper le roi, celui-ci quitta la maison par la coulisse et sans être aperçu : de sorte que lorsqu'il reparut au fond, chantant :

Souvent femme varie
Bien fol est qui s'y fie.

On se demanda par où il était sorti, et on ne comprit absolument rien à la scène. Les rires et les sifflets redoublèrent.

Toute la fin de l'acte se passa au milieu d'un vacarme indescriptible. On n'écoutait plus la pièce, on ne s'occupait plus des acteurs ; on échangeait des injures et des gros mots, on se menaçait du poing. Lassailly, fou de colère, brisa plusieurs banquettes du parterre et allait s'en faire une échelle pour escalader le balcon lorsque le rideau tomba sur le dernier acte.

A ce moment tous les spectateurs étaient debout, criant, gesticulant.

De la scène, Victor Hugo, l'habit boutonné jus-

qu'au menton, nerveux, pâle, mais décidé, jeta un rapide coup d'œil sur la salle, puis, voyant s'approcher Ligier tout ému et tout effaré, il se retourna vers lui :

— Faut-il vous nommer? demanda timidement Ligier.

— Mais sans doute, répondit simplement Hugo.

Le rideau se releva lentement.

Dans la salle, la confusion était à son comble.

— L'auteur! l'auteur! demandait-on au parterre.

— Non, non, ripostaient les loges.

Par trois fois Ligier essaya de nommer l'auteur, mais il ne put y parvenir.

— C'est une horreur! c'est une infamie! c'est honteux ! criait-on chaque fois qu'il ouvrait la bouche.

Pour en finir, Ligier usa d'habileté. Il simplifia son annonce et, profitant d'une éclaircie, il se borna à jeter au public le nom de Victor Hugo, que personne, d'ailleurs, n'entendit.

Avant de quitter le théâtre, Victor Hugo alla remercier ses interprètes. Il monta ensuite dans le cabinet de M. Jouslin de Lasalle, avec qui il eut un assez long entretien, puis il sortit par le couloir des artistes et rentra seul chez lui, à pied, par une pluie battante. Mme Victor Hugo était déjà rentrée.

Il m'a semblé intéressant de rechercher quelle avait

été ce soir-là la recette exacte de la Comédie-Française.

Voici, copié sur les registres mêmes du théâtre, le détail de cette recette:

12 premières loges à 6 fr.	72	»
35 parterres à 2 fr.	70	»
12 deuxièmes galeries à 1 fr. 50	18	»
67 loges journalières (prix divers)	1.949	»
Suppléments	18	90
Billets de caisse	1	50
Extra d'argent	2	»
33 stalles de balcon à 7 fr.	231	»
38 stalles d'orchestre à 7 fr.	266	»
82 stalles de première galerie à 5 fr.	410	»
Total	3.038	40
A déduire pour droit des pauvres	276	22
Recette nette	2.762	18

Sur lesquels Victor Hugo toucha pour sa part de droits d'auteur 331 francs.

La différence entre quelques-uns des chiffres ci-dessus et ceux indiqués dans le tableau précédent du prix des places provient de la surtaxe que payaient alors, comme aujourd'hui, les billets pris à l'avance en location.

Comme autres explications nécessaires j'ajoute que

la mention « billets de caisse », désigne les billets pris dans le cours de la soirée, au contrôle, après la fermeture des guichets, et que l'on entendait alors par « loges journalières » toutes les loges en dehors de l'abonnement.

X

LE PROGRAMME DES AUTRES THÉATRES

Que jouait-on dans les autres théâtres pendant que la Comédie-Française jouait *le Roi s'amuse?*

Voici, minutieusement collationné sur les journaux de l'époque, le programme détaillé de tous les spectacles de Paris, le soir du 22 novembre 1832.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE

RELACHE

THÉATRE DE L'ODÉON

REPRÉSENTATION DES ARTISTES DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Hamlet

Tragédie en cinq actes, de Ducis

Le Mariage de Figaro

Comédie en cinq actes, de Beaumarchais

THÉATRE ITALIEN

Il Barbiere di Siviglia

opéra buffa réduit en un acte, musique de M. Rossini

THÉATRE DU VAUDEVILLE

Le Dandy

comédie en deux actes mêlée de chants, de M. Ancelot.

Les Jours gras sous Charles IX

drame historique en trois actes mêlé de chant

de MM. Lockroy et Arnould

joué par MM. Fontenay, Volnys, Derouvère, Adrien, Emile, Armand, Mmes Thénard, Albert.

Les Cabinets particuliers

vaudeville en un acte, de MM. Xavier et Duvert

OPERA-COMIQUE

(SALLE DES NOUVEAUTÉS)

La Médecine sans Médecins

opéra-comique en un acte, de MM. Scribe et Bayard

musique d'Hérold

Sir Arthur	MM. Ponchard
D'Armentières	Vizentini
De Laroche	Henri
Agathe	Mmes Massy
Miss Birlington	Boulanger

Le Dilettante d'Avignon

opéra-comique en un acte, de feu Hoffmann

terminé par M. Léon Halévy, musique de M. Halévy

Maisonneuve	MM. Fargueil
Dubreuil	Ponchard
Valentin	Henri
Zuccherini	Léon
Ribomba	Ferdinand
Poverino	Charles
Elise	Mmes Ponchard
Marianne	Bultel

Adolphe et Clara

opéra-comique en un acte, de Marsollier

musique de Dalayrac

Adolphe	MM. Thénard
De Limbourg	Henri
Gaspard	Joliet
Clara	Mme Génot.

THÉATRE DES VARIÉTÉS

L'Homme qui bat sa femme

tableau populaire en un acte

Les Amours de Paris

comédie en deux actes mêlée de chants

Coquille ou *la Tête du Juif*, imité de *Clotilde*

tableau de mœurs de MM. Dumersan et Brazier

Les Deux Cadavres

prologue allégorique mêlé de couplets

Trois autres Cadavres, épilogue

joué par MM. Odry, Daudel, Lhéric, Alexis, Charles, Hyacinthe, Astruc,

Mmes Jolivet, Chalboz, Cayot, Flore

Mme Gibou et Mme Pochet ou *le Thé chez la Ravaudeuse*
pièce grivoise en trois actes mêlée de couplets

GYMNASE DRAMATIQUE

La Grande aventure

vaudeville en un acte, de MM. Scribe et Werner

Toujours, ou l'Avenir d'un fils

comédie-vaudeville en deux actes, de MM. Verner et Scribe

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL

Le Dernier chapitre

vaudeville en un acte, de MM. Melesville, Dumanoir et Julien

Les Gens mariés et les Garçons

vaudeville en deux actes, de MM. Brazier et Dumersan

Le Grain de Sable

comédie-vaudeville

jouée par MM. Derval, Philippe, Lépeintre, Paul, Gaston Remy, Victor, Masson, Meder, Lemonnier

Mmes Ida, Escousse, Toby, Baroyer, Caroline

THÉATRE DE LA GAITÉ

La Peau de chagrin, *ou le Roman en action*

extravagance romantique en trois tableaux

mêlée de couplets

de MM. Simonnin et Théodore

La Dame du Louvre

drame en quatre actes, de M. Laqueyrie

AMBIGU COMIQUE

Les deux divorces

La Porte de Bussy

drame en cinq actes et sept tableaux, de MM. d'Espagny et Emile Vanderburk

---

THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN.

Perrinet Leclerc, ou Paris en 1418

drame en cinq actes, de MM. Lockroy et Anicet

joué par MM. Lockroy, Delafosse, Delaistre, Chéri, Provost, Auguste, Serres, Chilly, Monval, Moessard, Héret, Saint-Paul, Vissot, Auguste Z..., Davesne, Laisné, Marchant, Ernest, Fonbonne, Tournois

Mmes Georges, Juliette, Adolphe, Saint-Paul, Oudry

Le Barbier du roi d'Aragon

drame en trois actes

CIRQUE OLYMPIQUE

La République, l'Empire, les Cent Jours

pièce en quatre actes et seize tableaux de M. Prosper

Grands exercices d'équitation, danses et voltiges à cheval

THÉATRE DE M. COMTE

Brune et Blonde

Racine en famille

Belgique et Hollande

Dévorant Ier

THÉATRE DU PANTHÉON

Le Cousin Charles

Le Noir d'Aïoumbo

drame en quatre actes et six tableaux, de MM. Beulé et Parisot

M. Jemma remplira le principal rôle

Robertin, chef de brigands

THÉATRE DU LUXEMBOURG

Bicêtre ou le mort à vingt ans

Les Marchandes de chansons

Le Miroir magique

Les Marchandes de balais



FOLIES DRAMATIQUES

Le Coureur de Grisettes

La Femme de l'Espion

THÉATRE JOLY

(PASSAGE DE L'OPÉRA)

Mi-a-ou

La Belle-mère

La Veuve de six ans

THÉATRE SÉRAPHIN

Le Chapeau magique

Le Voltigeur mécanique

Le Malade et le Bûcheron

La Forêt des Animaux

Le Pont-Neuf

point de vue mécanique

TOPORAMA

du théâtre Saint-Charles à Naples, pendant le grand bal paré et masqué donné en l'honneur de Walter-Scott. Tous les jours, depuis midi jusqu'à dix heures du soir.

Prix d'entrée : 2 francs

DIORAMA

Vue du Mont-Blanc, vallée de Chamounix,

par M. Daguerre

Le tombeau de Napoléon à Sainte-Hélène

peint par M. Daguerre

Vue de la ville d'Edimbourg, prise près le château d'Holyrood

peinte par M. Daguerre.

Prix des places :

Balcon : 3 fr., amphithéâtre : 2 fr.

XI

LE MANUSCRIT DU THÉATRE

Sans compter précisément sur un grand succès avec le *Roi s'amuse*, la Comédie-Française avait espéré que la pièce aurait, tout au moins, un nombre de représentations suffisant pour lui donner le temps d'en monter une autre. Le résultat de la première soirée terrifia à ce point M. Jouslin de Lasalle, qu'il supplia le poète, après le baisser du rideau, de vouloir bien retrancher de son drame tous les mots et tous les passages qui avaient scandalisé une partie du public. Victor Hugo refusa d'abord; mais M. Jouslin de Lasalle parla du théâtre déjà peu florissant et qu'une chute pouvait ruiner tout à fait. Il peignit en termes si effrayants les conséquences d'un tel désastre : la dislocation de la troupe, la misère des

artistes, que Victor Hugo finit par céder et qu'il emporta chez lui le manuscrit resté au théâtre pour y faire les modifications qu'on lui demandait.

Ces corrections, dont aucune n'a servi, puisque le drame n'a pas eu de seconde représentation, sont nombreuses. Elles portent à la fois sur les cinq actes et sont toutes de Victor Hugo. J'ai eu le manuscrit en main et j'ai relevé les plus importantes.

A la scène II du premier acte, quatre vers sont supprimés. Après que Triboulet a dit en voyant approcher M. de Cossé :

Que vient-il faire ici ce gros ventru jaloux ?

le dialogue saute tout de suite à cette exclamation de François Ier :

Oh ! que je suis heureux ! Près de moi, non, Hercules
Et Jupiter ne sont que des fats ridicules.

On remarquera que cette suppression fait disparaître le fameux vers de Triboulet à M. de Cossé qui avait tant fait rire les loges :

Monsieur, vous m'avez l'air tout encharibotté.

A la scène III, la série des plaisanteries des seigneurs sur Triboulet est réduite à ceci :

M. DE PIENNE

Devinez, s'il vous plaît,
Une chose inouïe arrive à Triboulet.

M. DE PARDAILLAN

Il est devenu droit?

MAROT

Il est, par grâce souveraine,
Nommé survivancier du singe de la Reine?

M. DE COSSÉ

On l'a fait connétable ?

M. DE PIENNE

Allons, cherchez; il a
Une maîtresse.

MAROT

Allons donc, à d'autres.

M. DE PARDAILLAN

Oh ! là ?
Le bon conte.

Puis la scène continue comme dans la brochure.

A la scène IV, au lieu de dire, en parlant des poètes que le roi veut appeler à la cour :

...Cinq ou six ! c'est tout une écurie

Triboulet dit simplement :

...Cinq ou six poètes, je vous prie !
C'est une académie, une ménagerie !

Quant à la grande tirade de Saint-Vallier qui termine l'acte, elle est raccourcie de douze vers. Les huit vers suivants, depuis :

Ah ! vous m'avez fait grâce...

jusqu'à :

Pas de tête, plutôt qu'une souillure au front.

sont supprimés, ainsi que ceux-ci qui viennent un peu après :

J'aurais dit cela, sire,

jusqu'à :

Honorée, eût prié pour son père honoré !

Je note également une petite correction de détails qui est significative.

Partout où il est question du *cul-de-sac Bussy*, l'expression est remplacée par la *croix de Bussy*.

Au deuxième acte, les vers de Saltabadil à Triboulet :

J'ai ma sœur Maguelonne, une fort belle fille
Qui danse dans la rue et qu'on trouve gentille.
Elle attire chez nous le galant une nuit...

vers trouvés immoraux, sont remplacés par les suivants :

J'ai ma sœur, une jeune et belle créature

Qui chez nous aux passants dit la bonne aventure;
Votre Honneur la viendrait consulter une nuit.

Un peu plus loin, quelques coupures sont faites çà et là, dans la scène de dame Bérarde flattant le roi pour en recevoir de l'argent.

Mais la coupure la plus importante est celle de la fin de l'acte, où la scène de l'enlèvement qui avait très mal marché à la première représentation est pour ainsi dire supprimée. Plus d'échelle tenue par Triboulet, plus de bandeau mis sur ses yeux. Les vers qui commencent la scène restent les mêmes, mais à peine M. de Gordes a-t-il dit :

Au fond c'est un morceau de roi,

qu'on entend la voix de Blanche dans le fond :

BLANCHE

A mon secours!

DE PIENNE

Victoire, amis!

BLANCHE

Mon père, à moi!

Et le rideau tombe. Il y a là trente vers impitoyablement barrés. La scène de l'enlèvement, qui ne comprend pas moins de quarante vers dans la bro-

chure, se trouve, après ces suppressions, réduite à dix vers.

Au troisième acte, il n'y a qu'une seule coupure. Elle porte sur la scène de Blanche avec Triboulet. Tout le dialogue des seigneurs qui commence cette scène est supprimé. Blanche, en sortant de la chambre du roi, se précipite aux genoux de son père en criant :

Oh! grâce!

Grâce!

Et Triboulet, la relevant, dit tout de suite :

...Je te comprends. Oh! douleur, il a pris...

A noter aussi un mot changé dans les vers de Saint-Vallier, qui terminent l'acte, et qui sont modifiés ainsi :

Puisque par votre Roi d'outrages abreuvé,
Ma malédiction n'a pas encor trouvé
Ici-bas ni là-haut de voix qui me réponde,
Pas une foudre au ciel, pas un *poignard* au monde,
Je n'espère plus rien. Ce roi prospèrera.

Au quatrième acte, les coupures portent à la fois sur la scène de Maguelonne avec le roi et sur la scène de Saltabadil avec Maguelonne. Les pourpar-

lers qui précèdent le meurtre sont considérablement abrégés, et la fin de l'acte arrive brusquement.

Dès que Saltabadil a répondu à Maguelonne qui lui conseille de tuer Triboulet à la place du roi :

Hein! pour qui me prends-tu, ma sœur? Suis-je un bandit ?
Suis-je un voleur? tuer un client qui me paie!

on voit Blanche quitter avec horreur la fente du mur par laquelle elle écoute et regarde ce qui se passe à l'intérieur de la maison, et on l'entend murmurer :

Oh! mon Dieu! Son regard m'épouvante et m'effraie!

Puis elle se rapproche vivement et frappe à la porte qui s'ouvre presque aussitôt. Les hésitations de Blanche et les apprêts de Saltabadil sont réduits à huit vers.

Le cinquième acte n'a plus que quatre scènes.

Le drame finit après que Triboulet a reconnu sa fille et que celle-ci lui a parlé :

BLANCHE, *d'une voix éteinte et avec effort*

Pardonnez-lui! mon père... — Adieu!

Sa tête retombe

TRIBOULET, *s'arrachant les cheveux*

Blanche!... — Elle expire !

Il court à la cloche du bac et la secoue avec fureur.

A l'aide! au meurtre! au feu!

Revenant à Blanche.

Tâche encore de me dire

Un mot!

Les cinquante-huit vers qui viennent ensuite sont supprimés et remplacés par les deux suivants :

BLANCHE

...Mon père, adieu! pensez à moi souvent!

TRIBOULET

J'ai tué mon enfant! j'ai tué mon enfant.

Il va sans dire qu'aucune de ces suppressions n'a été maintenue pour la reprise actuelle et que la représentation du 22 novembre 1882 est de tous points conforme à la première du 22 novembre 1832.

XII

L'INTERDICTION

Victor Hugo venait à peine d'achever de corriger son drame en vue de la seconde représentation, qu'il recevait de M. Jouslin de Lassalle, directeur de la Comédie-Française, le petit billet suivant :

> Il est dix heures et demie, et je reçois à l'instant l'ordre de suspendre les représentations du *Roi s'amuse*. C'est M. Taylor qui me communique cet ordre de la part du ministre.
>
> JOUSLIN DE LASALLE.

Le prétexte de la suspension était l'immoralité, mais, comme le dit fort bien l'auteur de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, la vérité est que des amis trop zélés du gouvernement étaient allés

trouver M. d'Argout, prétendant qu'on ne pouvait tolérer une pièce dont le sujet était l'assassinat d'un roi, le lendemain du jour où le Roi avait failli être assassiné. De littéraire qu'elle était, la question devint politique; les ministres se réunirent en conseil, et la pièce qui n'était que suspendue le matin fut défendue le soir.

L'ordre d'interdiction signifié immédiatement au théâtre est signé :

Le pair de France, ministre secrétaire d'État au département du commerce et des travaux publics,

Comte D'ARGOUT.

C'est le *Constitutionnel* qui, le premier, annonce au public l'interdiction du *Roi s'amuse*. Voici ce que je lis dans le numéro du 25 novembre, à la fin de l'article consacré à l'examen du drame :

Nous apprenons ce soir que M. le ministre des tratravaux publics a donné l'ordre de cesser les représentations de cette pièce.

Il est vrai que le public était déjà un peu prévenu par le changement de spectacle qui avait eu lieu la veille à la Comédie-Française. Au lieu de la deuxième représentation du *Roi s'amuse* annoncée par les affiches et par les journaux, le théâtre de la rue

Richelieu avait joué *Voltaire et Madame de Pompadour*, le *Dépit amoureux* et *l'Avare*.

Le surlendemain, 27 novembre, le *Constitutionnel* publie une curieuse lettre de Victor Hugo, relative à une manifestation projetée, paraît-il, par la jeunesse des écoles, pour protester contre l'interdiction de la pièce :

A monsieur le Rédacteur du CONSTITUTIONNEL.

Paris, le 26 novembre 1832.

Monsieur,

Je suis averti qu'une partie de la généreuse jeunesse des écoles et des ateliers a le projet de se rendre ce soir ou demain au Théâtre-Français, pour y réclamer le *Roi s'amuse*, et pour protester hautement contre l'acte d'arbitraire inouï dont cet ouvrage est frappé. Je crois, monsieur, qu'il est d'autres moyens d'arriver au châtiment de cette mesure illégale, je les emploierai. Permettez-moi donc d'emprunter, pour cette occasion, l'organe de votre journal pour supplier les amis de la liberté, de l'art et de la pensée, de s'abstenir d'une démonstration violente, qui aboutirait peut-être à l'émeute que le gouvernement cherche à se procurer depuis si longtemps.

Agréez, monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

VICTOR HUGO.

Puis il n'est plus question du *Roi s'amuse* pendant quelques jours. On attend les débats du procès intenté par Victor Hugo à la Comédie-Française.

Dans l'intervalle, pourtant, le *Journal des Débats* publie dans son numéro du vendredi 30 novembre, en première page, le petit avis suivant :

Le Roi s'amuse, drame de Victor Hugo, paraîtra lundi à la librairie d'Eugène Renduel. Un grand nombre d'exemplaires ont été retenus d'avance. Les représentations de cet ouvrage ont été suspendues par l'autorité.

Le lundi 3 décembre, nouvel avis de deux lignes en troisième page.

Le Roi s'amuse, de M. Victor Hugo, paraît aujourd'hui à la librairie d'Eugène Renduel.

Avis accompagné de l'annonce suivante à la quatrième page.

Librairie d'Eug. Rendu, *r. des G.-Augustins*, 22

MISE EN VENTE

LE ROI S'AMUSE

drame

par Victor Hugo

Représenté pour la 1re fois, au Théâtre-Français,
le jeudi 22 novembre et défendu

PAR ORDRE

Le vendredi 23

1 vol. in-8° sur papier cavalier satiné.
Prix : 6 fr. et 7 fr. par la poste.

Les dernières pages de cette première édition du *Roi s'amuse* sont prises par le catalogue des nouveautés parues ou à paraître à la même librairie. Au nom de Victor Hugo, je trouve annoncé avec la mention suivante :

Sous presse :

La Quiquengrogne, roman, 1 vol. in-8°.
Le Fils de la Bossue, roman, 1 vol. in-8°.

deux volumes, dont le poète n'a probablement jamais écrit une ligne, et qui ne seront jamais publiés.

En même temps que paraît le volume, Léon Noël met en vente le portrait lithographié de Victor Hugo. Le poète est âgé de trente ans. Il porte un large ruban de la Légion d'honneur à son habit à gros collet. Le nœud de ce ruban fait presque autant d'effet que le nœud flottant de la cravate. Hugo est assis dans un fauteuil et est dessiné de profil. La tête est pleine de pensées et de poésies. C'est un peu et même beaucoup l'Olympio.

Le vendredi suivant 7 décembre, le procès intenté par Victor Hugo vient pour la première fois devant le tribunal de commerce et le *Constitutionnel* du lendemain samedi 8 décembre raconte ainsi cette première audience :

L'affaire de M. Victor Hugo contre la Comédie-Française a été appelée ce matin devant le tribunal de commerce de la Seine. M. Hugo et M. Odilon Barrot, son avocat, étaient absents; mais M. Victor Hugo a demandé, par l'intermédiaire de son agréé, que la Comédie-Française fût condamnée à continuer les représentations du *Roi s'amuse* et à lui payer 400 francs d'indemnité pour chaque jour où cette pièce aurait dû être jouée.

L'affaire a été renvoyée aux grandes audiences des lundis et mercredis.

On sait le reste. Malgré un éloquent discours de Victor Hugo, et une chaleureuse plaidoirie de Me Odilon Barrot, le tribunal se déclara incompétent et le drame demeura interdit.

Depuis cette époque, *le Roi s'amuse* n'a pas eu de seconde représentation à Paris.

Vers 1844 ou 1845 le gouvernement autorisa pourtant la Comédie-Française, dont M. Buloz était alors directeur, à reprendre le drame de Victor Hugo. Les rôles étaient distribués et Ligier conservait le sien, quand M. Auguste Vacquerie vit arriver chez lui, un matin, Frédérick Lemaître absolument désespéré et qui lui dit :

— Victor Hugo m'avait promis que nul autre que moi ne jouerait Triboulet, si jamais on remontait la pièce.

— Voulez-vous que je lui en parle ?

— Oui, dites-lui que je tiens à jouer ce rôle-là. Je le sais et je suis sûr que je le jouerai bien.

Victor Hugo qui aimait beaucoup Frédérick Lemaître et qui, en somme, n'avait pas à se louer de la Comédie-Française, donna sans difficulté au grand comédien la satisfaction qu'il lui demandait ; malheureusement, Frédérick Lemaître faisait alors partie de la troupe de la Porte-Saint-Martin, et le théâtre avait pour directeurs les frères Cogniard qui s'étaient mis en tête de ne plus jouer que des féeries. Les choses traînèrent en longueur. Deux années se passèrent à reculer de mois en mois la mise en répétition de la pièce. Finalement, *le Roi s'amuse* ne fut joué ni à la Comédie-Française ni à la Porte-Saint-Martin. Une tentative de Boccage pour monter le drame à l'Odéon, l'année suivante, n'eut pas plus de succès.

En 1873, sous la présidence du maréchal de Mac-Mahon, la Porte-Saint-Martin voulut jouer *le Roi s'amuse*. Les rôles étaient distribués et on terminait les décors quand le drame fut interdit en vertu d'un arrêté du gouverneur militaire de Paris.

En 1879 il fut de nouveau question de le reprendre à l'Odéon. Les négociations furent même poussées assez loin, mais l'impossibilité de trouver un

acteur pour jouer Triboulet empêcha le projet d'aboutir.

M. Duquesnel, alors directeur de l'Odéon, avait à la fois songé à Dumaine et à Lafontaine. Le premier, certes, avait les poumons nécessaires pour jouer le rôle, mais il était trop grand et trop gros pour qu'il fût possible de lui appliquer les vers suivants du monologue de Triboulet au second acte, où il dit, en parlant de lui, pauvre bouffon de cour,

Tout homme l'humilie.
Ou bien c'est une reine, une femme, jolie,
Demi-nue et charmante, et dont il voudrait bien,
Qui le laisse jouer sur son lit comme un chien.

On renonça donc à Dumaine.

Le second paraissait mieux convenir. Il était, d'ailleurs, enthousiaste du rôle. Toutefois, quand Duquesnel le lui offrit, il demanda quinze jours pour réfléchir, alléguant qu'il y avait là, en dehors de la difficulté d'interprétation, une question de forces physiques avec laquelle il fallait forcément compter.

Lafontaine emporta la pièce à Versailles. Il s'enferma chez lui, apprit le rôle, l'étudia, le répéta à sa femme, et, les quinze jours expirés, revint trouver Duquesnel.

— Eh bien? demanda celui-ci en le voyant entrer dans son cabinet.

— Eh b'en! je sais le rôle, je le sais même parfaitement.

— Alors, vous le jouez.

— Non.

— Pourquoi?

— Parce que je ne veux pas me tuer. Si robuste que je sois, je ne pourrai jamais jouer le rôle plus de deux fois et, le lendemain, je serai mort. Je sais bien qu'on m'enterrera, que Lapommeraye, qui remplacera Victor Hugo, viendra dire sur mon cercueil que je suis tombé au champ d'honneur, mais je n'en serai pas moins mort, et je pense avec le proverbe que

Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré.

Faute d'un Triboulet, l'affaire en resta là encore une fois, et *le Roi s'amuse* ne fut pas joué. On songea bien un instant à reprendre *Angelo* en remplacement, mais de même qu'on n'avait pas trouvé de Triboulet, on ne trouva pas de Tisbé.

Si *le Roi s'amuse* n'a jamais été repris à Paris, en revanche, il l'a été assez souvent en province, depuis

la guerre. Je me rappelle, notamment, avoir assisté à Bordeaux, au théâtre Louit, à une représentation du drame de Victor Hugo, qui eut lieu vers la fin de janvier 1871.

Le rôle de Triboulet était joué par un acteur nommé Lompré, qui n'était pas sans valeur. Ancien postillon des diligences de Picardie, il avait fait toute la tournée d'Amérique avec Rachel. Il est mort il y a quelques années.

Le personnage de Saint-Vallier était tenu par M. Panot, le père de la jolie Mlle Panot, qui fait aujourd'hui partie de la troupe de l'Ambigu.

Le théâtre Louit ne joua que deux fois *le Roi s'amuse;* la troisième représentation était affichée, lorsqu'arriva à Bordeaux la nouvelle de la capitulation de Paris, qui fit fermer tous les spectacles.

XIII

APPRÉCIATION DES JOURNAUX

Ce n'est que le surlendemain que la presse commence à s'occuper du drame. A cette époque les journaux du matin ne se faisaient pas la nuit comme à présent, et ils étaient, depuis plusieurs heures déjà, imprimés, pliés et prêts à partir quand le rideau tomba sur le cinquième acte du *Roi s'amuse.* A quelque feuille qu'ils fussent abonnés, les lecteurs du lendemain restèrent donc dans l'ignorance la plus absolue relativement au résultat de la soirée de la veille.

Vingt-quatre heures plus tard, en revanche, presque tous les journaux parlent à la fois. La majorité se montre hostile à l'œuvre et à l'auteur :

Le *Moniteur universel*, après avoir critiqué le drame comme intrigue et comme style, ajoute sévèrement :

Une pareille pièce a cependant obtenu les apparences d'une réussite, malgré les sifflets les plus obstinés. Pour l'honneur littéraire de M. Victor Hugo, une chute complète eût été préférable à la honte de ce semblant de succès.

(*Sans signature.*)

Le *Courrier des théâtres*, de Charles Maurice, se contente d'être dédaigneux :

Cette conception singulière, tout à la façon de l'auteur qui est unique, parsemée de belles pensées et assaisonnée de vers incroyables, a été immensément applaudie et considérablement sifflée.

(*Sans signature.*)

Le *Constitutionnel* se borne à constater le résultat de la soirée :

Le Roi s'amuse, drame en 5 actes et en vers, de M. Victor Hugo, a échoué ce soir au Théâtre-Français. C'est avec peine que Ligier a pu jeter le nom de l'auteur au milieu des sifflets du public, auxquels se mêlaient les applaudissements des admirateurs de M. Victor Hugo.

(*Sans signature.*)

Le *National* examine d'abord la pièce. Il loue certains passages et en critique d'autres, puis il conclut en disant :

Cet ouvrage, où brillent des vers très beaux et très remarquables, a été défendu, comme cela est d'habitude pour Victor Hugo, par des hurlements, des menaces, de grossières et insultantes apostrophes, ; je ne dis pas qu'il ait été attaqué plus spirituellement. Il est assez dans la nature du drame matériel d'avoir, pour lui et contre lui, les injures, le poing et le bâton.

(*Signé :* X.)

Le *Journal des Débats* lui-même, malgré les liens d'amitié qui unissaient depuis longtemps Victor Hugo et la famille Bertin, se livre à une critique en règle du drame, critique à peine adoucie par ce petit compliment de la fin :

Le jour où il (Victor Hugo) s'apercevra qu'il a eu tort de croire que l'on pouvait confondre tous les genres, et où il viendra à la sévère et grande manière de l'antiquité, une haute place lui est réservée parmi les poètes de notre théâtre.

(*Signé :* R.)

Il est bon de remarquer que l'article n'est ni de Duviquet, qui faisait d'ordinaire les comptes rendus de la Comédie-Française, ni de Jules Janin qui s'occupait des autres théâtres.

La *Revue des Deux-Mondes* contient un article assez consciencieux de Gustave Planche, dans lequel, après avoir admiré sans réserve les beaux vers du drame, il en blâme le plan général et les longues tirades. Le critique résume ainsi son opinion :

C'est pourquoi M. Hugo, bien qu'il rappelle parfois dans son style les meilleures pages de *Cinna* et des *Femmes savantes*, est et demeure poète lyrique; c'est pourquoi il doit briser violemment ses habitudes s'il veut continuer d'écrire pour le théâtre.

Signé : Gustave Planche.

Quant à l'*Annuaire Lesur*, il dit simplement, après avoir mentionné le drame dans sa revue des événements de 1832 :

C'est ici la troisième et la plus malheureuse tentative de M. Hugo pour populariser un système dramatique et accomplir la mission qu'il s'est donnée de régénérer la scène française.

(*Sans signature.*)

Trois journaux seulement sont favorables à l'auteur : le *Courrier français*, la *Quotidienne* et l'*Artiste*.

Voici ce qu'imprime le *Courrier français*, le surlendemain de la première représentation :

En attendant que nous revenions sur ce drame, nous

pouvons affirmer qu'on y admirera la hauteur de pensée, l'énergie ou la grâce d'expression, la poésie d'images auxquelles l'auteur nous a dès longtemps accoutumés.

(*Sans signature.*)

La *Quotidienne* dit de son côté :

La défaite de M. Hugo n'est pas une défaite honteuse, c'est un combat dans lequel le vaincu a succombé avec gloire; il a lutté avec un courage remarquable pendant quatre heures; en un mot, il est tombé en grand homme et avec honneur, comme le héros d'Homère.

(*Sans signature.*)

Enfin l'*Artiste* termine son compte rendu par ces lignes :

Le Roi s'amuse est une admirable poésie qui n'a pas été entièrement exécutée sur la scène. Les rôles de Joanny et de Beauvallet ont seuls été joués avec un rare succès Ligier a succombé avec gloire.

Signé : L. H.

La brusque interdiction de la pièce par le comte d'Argout transforme en protestations politiques les

comptes rendus de la *Tribune* et du *Temps*, qui ne paraissent tous deux que le mardi 27 novembre.

L'article de la *Tribune* ne ménage ni le poète ni le ministre :

Nous nous proposions de faire la critique de l'ouvrage de M. Victor Hugo, et probablement elle eût été sévère, car sa pièce nous a paru dénuée de tout intérêt et jetée dans ce moule bizarre où *Hernani* fut conçu, naquit et mourut; mais la brutalité stupide de M. d'Argout fait succéder une question politique à une question littéraire.

(*Sans signature.*)

Moins sévère pour l'auteur, le *Temps* s'en prend uniquement au gouvernement :

Il serait difficile de dire pourquoi la police, qui n'a pas mis obstacle à la représentation de vingt ouvrages bien autrement hardis que celui ci, et qui n'étaient pas, comme le drame de M. Victor Hugo, de ces œuvres de talent et d'étude qu'on doit toujours respecter, a défendu cet ouvrage. Je ne sais quels amis du ministère lui ont conseillé un acte aussi brutal et aussi contraire à l'équité, mais ces amis ne sont pas moins maladroits que ceux qui hurlaient d'admiration à la première représentation du drame : *Le Roi s'amuse.*

(*Sans signature.*)

Il sera curieux de mettre en regard de ces comptes rendus de la première représentation de 1832, les comptes rendus que les journaux publieront à propos de la reprise.

XIV

LES INTERPRÈTES

Cinquante années se sont écoulées depuis la première et unique représentation du *Roi s'amuse* et des vingt-deux interprètes du drame, deux seuls : MM. Geffroy et Régnier existent encore.

Perrier (François Ier) est mort à Tours, le 6 juin 1863.

Ligier (Triboulet) est mort à Bordeaux le 26 septembre 1872, laissant un fils, officier supérieur très distingué de l'infanterie de marine. C'est Ligier qui, épuisé par le rôle écrasant de Triboulet, disait le lendemain de la première représentation : « Au fond, je suis enchanté de l'interdiction de la pièce ;

si on l'eût jouée seulement dix fois, on m'enterrait à la onzième. »

Joanny (Saint-Vallier) est mort à Paris le 5 janvier 1849. Il était célèbre au théâtre par sa prodigieuse mémoire. Il lui suffisait de lire un rôle une fois pour le savoir complètement.

Beauvallet (Saltabadil), est mort à Passy le 21 décembre 1873. Il répétait le rôle du maître d'école dans *Fais ce que dois,* un à-propos en un acte et en vers, de François Coppée, qui devait être joué le soir de la réouverture de l'Odéon, lorsqu'il fut pris en scène d'un effroyable vomissement de sang. On le reconduisit chez lui où il mourut peu de temps après. C'est Dumaine qui créa le rôle à sa place.

Samson (Clément Marot), est mort à Auteuil, le 29 mars 1871. On sait qu'il avait commencé par courir la province. Après quelques essais en Bourgogne et en Franche-Comté, il signa, en 1816, son premier engagement avec le théâtre des Arts, de Rouen, dirigé alors par Corréard. Ses rôles de début furent Scapin, des *Fourberies,* Hector, du *Joueur,* et Dubois, des *Fausses Confidences.* L'affiche faisait suivre le nom de Samson du titre d'élève du Conservatoire. Il était âgé de vingt-trois ans.

Voici ce que disent les archives du théâtre de Rouen, relativement à ses débuts :

Samson a paru un peu froid, embarrassé même. Sa physionomie peu animée contraste avec la finesse, la hardiesse et l'enjouement de ses rôles; mais il a le débit juste, le maintien décent, la prononciation nette et *l'organe agréable*. S'il arrive à prendre plus d'aplomb, *il pourra*, *à l'aide de l'étude*, *parcourir avec agrément la carrière où il entre*.

Duparai (M. de Cossé) est mort en 1851, à Charenton, où il possédait une petite propriété.

Marius (de Gordes), qui s'appelait de la Ribeaupierre, de son vrai nom, est mort l'année dernière en Suisse, où il s'était retiré.

Mirecour (de Vic), est mort à Paris.

Bouchet (de la Tour-Landry), est mort à Paris. C'est lui qui créa à l'Odéon le rôle de Clinias dans *la Ciguë*, la première pièce d'Émile Augier.

Albert (de Brion), est mort à Paris.

Arsène (de Montmorency), est mort à Paris. Affligé d'une surdité telle qu'il était obligé de de-

viner ce qui se disait en scène par le mouvement des lèvres de ses camarades, il avait quitté de bonne heure le théâtre pour se livrer au commerce.

Monlaur (de Montchenu), est mort à Paris. Il avait également renoncé au théâtre et se livrait au commerce des eaux-de-vie.

Dumilâtre (un médecin), est mort en Belgique. Il était le père de la danseuse de ce nom. Comme emploi, il joua toute sa vie les confidents de Talma.

Faure (un valet du roi), est mort à Nemours, où il s'était retiré. En sa qualité d'ancien soldat de Valmy, il touchait une pension du roi Louis-Philippe. Ancien danseur, il eut un jour, malgré ses habitudes paisibles, un duel avec un maître d'armes et le blessa assez grièvement. Faure tenait à la Comédie-Française l'emploi des valets comiques. En quittant le théâtre, il avait emporté à Nemours tous les costumes de ses rôles et rien n'était drôle comme de le voir se promener le matin dans son jardin tantôt avec la veste à fleurs du maître à danser du *Bourgeois gentilhomme,* tantôt avec l'habit rouge de Frontin et tantôt avec la souquenille de Gros-René.

Mlle Anaïs (Blanche), est morte à Louveciennes le 25 juillet 1871.

Mme Tousez (dame Bérarde), est morte à Paris, le 26 août 1864. Mme Tousez était la mère de l'excellent comédien Régnier.

Mlle Dupont (Maguelonne), est morte à Paris le 25 octobre 1864. Mlle Dupont avait la réputation d'être un excellent professeur de déclamation.

Elle était née à Valenciennes en 1794, et s'appelait de la Fosse de son vrai nom. Elle avait débuté à la Comédie-Française le 15 mai 1810 dans le rôle de Finette du *Dissipateur* et dans celui de Lisette des *Folies amoureuses.* C'était une grande et belle brune piquante, bien faite, à l'œil vif, à la physionomie animée, qui affectait dans le monde, racontent ses biographes, des airs de grande dame.

Elle ne parle jamais que de princes, de ducs, de marquis, lisons-nous dans *la petite biographie des acteurs et actrices de Paris, avec l'âge de ces dames, par un claqueur patenté.* Nous lui avons entendu dire un jour d'un objet aimé : « Mon pair de France ». Mlle Dupont a beaucoup d'estime pour l'aristocratie nobiliaire.

Mlle Moralès (Mme de Cossé), est morte à Paris.

Mlle Eulalie Dupuis (de Pardaillan), est morte à Nemours. Elle était fille de Mme Rose Dupuis, sociétaire de la Comédie-Française, morte également à

Nemours, nonagénaire, et sœur de M. Adolphe Dupuis du Vaudeville. Elle avait épousé son camarade Geffroy.

Mlle Martin (femme du peuple) est morte en Algérie. Elle avait quitté le théâtre pour épouser un magistrat d'Alger.

Les deux interprètes survivants du *Roi s'amuse* ont parcouru depuis lors une longue et brillante carrière.

Geffroy, encore inconnu en 1832, était un des premiers et des plus applaudis parmi les artistes de la Comédie-Française, lorsqu'il prit sa retraite au mois de février 1865. Qui ne se souvient de ses créations dans *Chatterton*, *la Famille de Lusigny, Louis XI*, *la Fiammina,* et de ses succès dans le répertoire, *le Tartuffe*, *le Bourgeois gentilhomme, le Misanthrope ?* Deux fois depuis sa retraite il a reparu sur la scène ; la première, en 1867, pour créer au Théâtre-Français le principal rôle dans le *Galilée* de Ponsard, la seconde à l'Odéon en 1872, lors de la reprise de *Ruy-Blas* où il se montra tout à fait remarquable dans le rôle de don Salluste.

J'ajoute, pour compléter cette courte notice biographique, qu'en même temps qu'il se faisait un nom

au théâtre, Geffroy arrivait aussi à la réputation comme peintre. De 1840 à 1868, il a figuré dans presque toutes les expositions annuelles, et il a obtenu plusieurs médailles. Aujourd'hui, Geffroy vit retiré à Nemours avec sa sœur. Il a marié sa fille et est devenu grand'père. Toujours droit et robuste, malgré ses soixante-seize ans, il passe ses journées à chasser et ne se sent jamais mieux portant que lorsqu'il rentre le soir, harassé, moulu, mais le carnier plein.

Régnier, le second survivant, avait vingt-cinq ans et demi lors de la première représentation du *Roi s'amuse*. Fils de Mme Tousez, l'excellente artiste de la Comédie-Française, il débuta, vers 1826, au théâtre Montmartre, d'où il passa à Metz, puis à Nantes. Engagé en 1831 à Paris au théâtre du Palais-Royal, il entra la même année au Théâtre-Français où il joua le 6 novembre, pour ses débuts, le rôle de Figaro, dans le *Mariage*. Ses succès depuis lors sont connus de tout le monde.

Lorsqu'en 1872, il fut question, une première fois, de remonter le *Roi s'amuse* à la Comédie-Française, quelques journaux mirent en avant le nom de Régnier pour jouer le rôle de Triboulet. L'éminent artiste, qui venait de prendre sa retraite, adressa à ce propos à M. Jules Prével, rédacteur du *Figaro*, la lettre suivante :

18 avril 1872.

Monsieur,

Je n'ai jamais joué la comédie ailleurs qu'au théâtre, et c'est ce qui m'engage à vous prier de lever les doutes que votre numéro de ce jour peut faire concevoir sur la sincérité de ma retraite.

Si M. Victor Hugo a eu réellement l'intention de me confier le rôle de Triboulet dans *le Roi s'amuse*, je dois en être très flatté, très honoré; et, si le fait est vrai, je lui demande la permission de l'en remercier publiquement.

Mais un autre, plus heureux que moi, sera appelé à jouer ce rôle.

J'ai quitté la Comédie-Française, après de longues années de travail, malgré les bienveillantes instances de mes camarades, parce que j'ai cru que l'heure de la retraite avait sonné pour moi; mes camarades auraient le droit d'être au moins surpris, se rappelant la netteté de mes affirmations opposées à l'obligeance de leurs offres, de me voir reparaître sur une scène qui ne serait pas la nôtre.

Je ne donnerai cette surprise à personne, et j'espère qu'aucun de ceux qui me connaissent n'en a douté.

J'ai quitté bien définitivement le théâtre; je n'y remonterai jamais. Quand bien même ma résolution n'aurait pas été bien prise sur ce point, ma dernière représentation laisse en moi un sentiment trop vif de reconnais-

sance, pour que je songe jamais à faire ce qui pourrait ou l'affaiblir ou l'effacer.

Veuillez agréer, etc.

RÉGNIER.

Retiré du théâtre comme artiste, M. Régnier est aujourd'hui directeur général des études à l'Opéra. M. Régnier habite avec sa femme, sa fille et son gendre, un charmant petit hôtel en haut de la rue de Rome. Il porte, lui aussi, le plus gaillardement du monde, ses soixante-quinze ans.



XV

LE ROI S'AMUSE EN 1882

Si la première représentation du *Roi s'amuse*, en 1832, a été mesquine comme mise en scène et comme costumes, M. Émile Perrin, en revanche, a tenu à donner le plus d'éclat possible à la reprise de 1882. Avec le goût parfait qu'on lui connaît, il a dirigé lui-même l'arrangement, le dessin, la combinaison des décors ; il a choisi la couleur des étoffes; il s'est substitué ici au décorateur, là au costumier, veillant à tout, surveillant tout, de manière à arriver à un ensemble, à la fois digne de l'auteur, digne de l'œuvre et digne de la Comédie-Française.

Le décor du premier acte, représentant « une fête de nuit au Louvre, avec des salles magnifiques pleines d'hommes et de femmes en parure, le tout

dans le goût de la Renaissance », est l'œuvre de MM. Duvignaux et Gabin. On sait que pendant toute la durée de l'acte, un orchestre, placé dans la coulisse, accompagne les danses, et que le bruit en arrive par intervalles aux oreilles des spectateurs. Quelques recherches qu'on ait faites, il a été impossible de retrouver la musique dont on s'est servi pour l'unique représentation de 1832, et il a fallu en composer une nouvelle. C'est M. Léo Delibes, professeur de composition au Conservatoire, l'auteur applaudi de la *Source*, de *Coppelia*, de *Jean de Nivelle*, de *Sylvia*, etc., qui a été chargé de ce soin.

La musique que M. Léo Delibes a écrite pour *le Roi s'amuse* équivaut presque à une partition. Elle se compose non seulement des airs de danse du premier acte, mais encore de l'accompagnement de la chanson du troisième :

Quand Bourbon vit Marseille ;

et de celui de la romance de François Ier,

Souvent femme varie.

C'est une imitation savante et simple tout à la fois de la musique de l'époque.

Le décor du deuxième acte est de M. Lavastre

jeune. Il représente conformément à la brochure : « Le recoin le plus désert du cul-de-sac Bussy, avec la maison de dame Bérarde d'un côté, et les jardins de l'hôtel de Cossé de l'autre. »

Le troisième acte se passe « dans l'antichambre du roi, au Louvre ». Le décor est de MM. Chaperon et Rubé.

Ce sont également MM. Chaperon et Rubé qui ont brossé le décor des quatrième et cinquième actes. Ce décor est à tous les points de vue le plus important. Rien n'a été négligé pour rendre la pensée du poète tout entière. L'aspect de la berge déserte du quai de la Tournelle est d'un effet saisissant, et le vieux Paris, qui se dessine dans le fond avec ses clochers et ses tourelles, est rendu avec une vérité absolument merveilleuse.

J'ajoute que tous les costumes ont été dessinés par M. Thomas, d'après les conseils de Victor Hugo et sur les indications de M. Émile Perrin.

Quant à la nouvelle distribution, elle est au moins égale à l'ancienne, puisque c'est Got qui joue *Triboulet;* Mounet-Sully, *François Ier ;* Febvre, *Saltabadil ;* Mlle Bartet, *Blanche*, et Mme Jeanne Samary, *Maguelonne.*

Deux particularités de la distribution nouvelle : M. Got qui joue Triboulet avait dix ans en 1832.

Il était alors au collège Charlemagne avec l'aîné des fils de Victor Hugo et il ne se doutait guère à cette époque qu'il deviendrait un grand comédien, et qu'il interpréterait un jour le personnage de Triboulet.

M[lle] Bartet avait, depuis bientôt trois ans, la promesse du poète de jouer Blanche et s'intéressait naturellement à tout ce qui se rapportait au *Roi s'amuse*. On comprend avec quel empressement elle saisit l'occasion que lui présentait la vente du baron Taylor, pour acquérir la lettre de Victor Hugo, relative à la première distribution de la pièce.

Dans son *Histoire universelle du théâtre* (tome V, page 93), Alphonse Royer, parlant de l'interdiction du drame de Victor Hugo par le gouvernement de Juillet, écrivait ceci en 1871 :

« Les ministres du roi, assemblés en conseil pour ce grave sujet, déclarèrent que le gouvernement ne pouvait plus laisser jouer un ouvrage qui prêchait la débauche et le régicide. Et pourtant on représente aujourd'hui, sur tous les théâtres lyriques de l'Europe, le *Rigoletto* de Verdi, qui n'est autre chose que la traduction exacte du *Roi s'amuse*, où le nom du duc de Ferrare remplace celui du roi de France. Le cinquième acte, qui fut le plus sifflé, est

celui que nous applaudissons le plus au théâtre italien. Ainsi va le monde. Je voudrais bien que l'on reprît *le Roi s'amuse,* rien que pour voir si ceux qui l'applaudissent en italien le siffleraient en français. »

Le souhait d'Alphonse Royer est aujourd'hui réalisé. La revanche de la première représentation du *Roi s'amuse* s'est fait attendre cinquante ans, mais elle est si complète, si grande, si glorieuse qu'on ne se souviendra que d'elle, dans l'avenir.

FIN

L'auteur de ces souvenirs adresse, en terminant, ses plus sincères remerciements à M. Emile Perrin, administrateur de la Comédie-Française, dont l'obligeance lui a facilité les nombreuses recherches qu'il a dû faire dans les archives du théâtre ; à M[lle] *Bartet, la nouvelle et poétique Blanche du* Roi s'amuse, *qui a bien voulu lui permettre de reproduire autographiquement la précieuse lettre de Victor Hugo par laquelle s'ouvre ce volume; à MM. Geffroy et Régnier, les deux seuls interprètes survivants de la représentation du* 22 *novembre* 1832, *qui lui ont fourni de curieux renseignements, et à MM. Paul Lacroix, Jules Lacroix, Auguste Maquet, le vicomte Henri Delaborde, Abel Desjardins, Eugène Piot, Jean Gigoux, Em. Lacan, M*[me] *Porcher, qui l'ont aidé chacun de ses souvenirs personnels sur cette soirée à laquelle ils assistaient.*

C'est grâce à eux que ce livre est né, et, s'il offre quelque intérêt, c'est à eux qu'il le doit.

J. V.

TABLE DES CHAPITRES

TABLE DES DESSINS

FIN DE LA TABLE

1832-82. — Imprimerie D. BARDIN et Ce, à Saint-Germain.

Paris. — Imprimerie Ph. Bosc, 3, rue Auber